

## I. Généralités / Algemeen

GERD KLEU

«Die Neuordnung der Ostkantone Belgiens 1945-1956. Politik, Kultur und Wirtschaft in Eupen, Malmedy und St. Vith»

Essen, Klartext-Verlag, 2007, 181 p.

“Faire des germanophones de bons Belges...”

En mars 1947, les autorités britanniques en Allemagne occupée s’interrogeaient sur le sort du territoire d’Eupen-Malmedy : “[il] présente de nombreux problèmes. Les habitants ont changé de nationalité trois fois pendant les trente dernières années, en fonction de la fortune de guerre et des revendications respectives des autorités belges ou allemandes. Il reste que la population d’Eupen et de Malmedy a alterné d’être tantôt de bons Belges, tantôt de bons Allemands, pour le moment ces gens sont de bons Belges...”<sup>1</sup>. L’ouvrage de l’historien allemand Gerd Kleu se propose de retracer comment l’État belge organisa la ‘réinsertion’ des 30 communes (11 depuis 1977) qu’il désigne sous le nom répandu, mais peu approprié de “cantons de l’Est” (au sens strict, ce terme ne comprend en effet pas la commune de La Calamine), dans les domaines politique, culturel et économique. L’historiographie découvre seulement cette période très controversée et, dans ce contexte, le regard d’un historien étranger à la région concernée est très certainement le bienvenu. Kleu ne s’intéresse pas directement au fait politique et social central de l’époque,

l’épuration civique, mais au rôle de l’administration dans la tentative des autorités belges d’empêcher qu’une situation similaire à l’Entre-deux-guerres ne se produise et d’assumer les séquelles des années de guerre.

Au centre du livre se trouve la description de l’activité du commissariat adjoint d’arrondissement de Malmedy où, pendant plus de trois décennies, le commissaire d’arrondissement (adjoint) Henri Hoen s’avère être l’‘homme fort’ de la région. Il se fait alors tout autant le porte-parole du gouvernement que son conseiller. Il est dès lors d’autant plus regrettable que Kleu ne présente pas le parcours de ce fonctionnaire qui est sans aucun doute le personnage-clé de son propos. Il est en effet difficile de cerner les activités, les intentions et les motivations de l’Eupenois Hoen sans comprendre les liens qu’il entretient avec Bruxelles. Ainsi, tous les témoignages vont dans le sens d’un fonctionnaire politique avide de pouvoir. Hoen croit très vite comprendre qu’une épuration civique trop dure pourrait engendrer la montée d’un nouvel irrédentisme, et défend pour les mêmes raisons une politique d’assimilation vigoureuse.

Kleu raconte l’histoire de la réorganisation administrative sur base des documents du Commissariat d’arrondissement, plus particulièrement des rapports annuels que Henri Hoen réalise chaque année pour le gouverneur de la province de Liège. Nul doute que ces rapports constituent une source de premier ordre; d’ailleurs

<sup>1</sup> Directeur de l’administration des permis de voyage à département *Political Division*, Berlin, 5.3.1947 [National Archives (Kew, Grande-Bretagne), *Foreign Office* 1049/933].

des historiens comme Carlo Lejeune ou Freddy Cremer l'ont déjà exploitée il y a quelques années. Cependant, leur utilisation comme base documentaire quasi exclusive pour un travail scientifique sans que ne soit livrée une analyse plus approfondie de leur contexte nous paraît très problématique.

L'ouvrage débute par des considérations géographiques et un regard bien informé sur le passé du Moyen Âge jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. L'auteur rapporte finalement (comme d'autres avant lui) le mot connu selon lequel ce sont les quatre années dans le *Reich* qui ont fait des habitants d'Eupen-Malmedy "de bons Belges", objectif que les Belges n'avaient pas réussi à atteindre pendant les vingt premières années de l'intégration à la Belgique.

La décision prise par l'État belge au lendemain du conflit de ne pas reconnaître l'annexion *de facto* des territoires au *Reich* pendant la guerre, est à la base de la première vague de l'épuration civique. L'arrêté du 20 juin 1945 permettant le retrait de la nationalité belge à des habitants des cantons (dans ce cas précis, l'État belge établit un régime d'exception...) crée un climat de dénonciation que l'intervention de certains hommes politiques comme le bourgmestre d'Eupen, Hugo Zimmermann, aggrave encore. Le rédacteur en chef du *Grenz-Echo*, l'ancien prisonnier du camp de Sachsenhausen, Henri Michel, et Henri Hoen luttent alors pour une épuration plus clémentine qui doit mener à un apaisement social. Chiffres à l'appui, Kleu examine surtout l'évolution de l'épuration à travers le sort des 'inciviques' ou de ceux qui ont

perdu la nationalité belge. Après 1947, les tribunaux tiennent de plus en plus compte de la situation particulière de la région, ce qui s'exprime essentiellement par des verdicts beaucoup moins sévères qu'à l'intérieur du pays. Le nombre élevé de révisions au début de la décennie 1950 confirme ces tendances. Kleu résume l'état de la question sans pouvoir apporter de nouvelles pièces au dossier.

Par la suite, l'auteur s'intéresse dans un chapitre court, mais original à la réorganisation des administrations communales. Il retrace les difficultés du Commissariat d'arrondissement de se faire une image de la situation en 1945 et les progrès étonnants des années suivantes où les finances communales s'assainissent très rapidement. Il relève entre autres les efforts des bourgmestres en faveur des membres de l'administration et de l'enseignement préalablement écartés par l'épuration. Les résultats des élections communales de 1952 semblent souligner le bien-fondé de la politique des ces bourgmestres, puisque dans 20 communes les listes mayorales sont confirmées.

Les mesures prises pour (ré-)adapter le régime juridique des territoires annexés au *Reich* au système belge constituent un autre chapitre. L'auteur se livre ici à une analyse minutieuse d'une douzaine de lois et d'arrêtés royaux ou du Régent.

Avec les pages consacrées à la réorganisation de l'enseignement, l'auteur touche à une problématique cruciale de la vie d'après-guerre. Dans son rapport décennal de 1955, Henri Hoen explique à cet égard que "l'épuration doit à présent céder le pas au relèvement national. (...) Il faut savoir

rester ferme à l'égard des impénitents mais généreux vis-à-vis de ceux qui ont compris leur erreur". À une répression sans pitié, mais aussi sans compréhension pour la situation de beaucoup d'enseignants pendant la guerre, s'ensuit une normalisation progressive au niveau de l'organisation de l'enseignement. Kleu relève les axes majeurs de tensions s'articulant autour des écoles dites complémentaires et, surtout, du clivage idéologique entourant la création d'écoles d'État entre l'enseignement officiel et le réseau libre soutenu par la grande majorité de la population catholique de la région.

L'apprentissage de la langue française qui constitue le moyen par excellence de la politique d'assimilation prônée par les autorités, mais qui résulte très souvent aussi du manque de personnel enseignant en langue allemande, se trouve alors au centre de débats hautement idéologiques. Kleu identifie les difficultés, mais insiste également sur les opportunités pour ceux qui se lancent dans des études supérieures. Ici, le travail souffre clairement de l'absence de confrontation de sa source principale avec une documentation plus variée. De plus, l'auteur semble ignorer les travaux de Lejeune sur le sujet qui montrent clairement que ces évolutions mènent à la formation d'une petite élite et n'atteignent pas une grande partie de la jeunesse – surtout si on compare les chiffres avec d'autres régions rurales comme la province du Luxembourg.

Le chapitre le plus important traite des "mesures de rétablissement économique". Il n'est pas étonnant de constater que ces mesures obéissent également à l'objectif premier d'orienter le territoire vers l'ouest.

Cependant, des mesures plus concrètes sont alors d'une urgence capitale. Malmedy et surtout Saint-Vith sont détruites et les phases de reconstruction semblent d'une lenteur intolérable. Le grand nombre de victimes de la guerre et les mesures répressives de l'épuration créent souvent un manque d'ouvriers spécialisés. L'activité du Commissariat d'arrondissement se concentre sur le rétablissement d'une sécurité juridique pour les habitants. Les autorités insistent particulièrement sur l'intégration du territoire dans le réseau routier et ferroviaire. En 1956, la situation semble satisfaisante. Les industriels et les agriculteurs se disent plus confiants pour l'avenir.

Le chapitre suivant aurait pu être un chapitre crucial, si Kleu ne s'était pas borné à une description du paysage culturel dans l'optique du commissaire d'arrondissement. Il est connu depuis longtemps que pour Hoen la culture est alors un moyen d'assimilation au potentiel élevé. Mais comment la population réagit-elle ? Qui fréquente les événements organisés par des associations telles les Beaux Spectacles français à Eupen ? On cherche en vain des informations confrontant les objectifs des autorités et la réalité sur le terrain. Et affirmer que l'accord culturel compris dans le traité belgo-allemand de septembre 1956 permet une nouvelle orientation ne fût-ce que prudente envers l'Allemagne, c'est méconnaître totalement les mentalités de l'époque : de nombreux habitants des cantons suspectent en effet alors ces activités d'être des opérations *Heim ins Reich* !

Les moments forts de l'ouvrage se situent dans la description d'aspects

qui figurent plus rarement dans des travaux historiques sur la région. Un bon exemple en est le récit de la réorganisation des soins de santé et du secteur des assurances. Ici, les rapports de Hoen sont incontestablement une source très éclairante puisque le commissaire d'arrondissement compare systématiquement les données relevées pour ses cantons – par exemple en matière de mortalité infantile – aux chiffres récoltés pour toute la Belgique.

Le dernier chapitre est consacré au trafic frontalier à la frontière belgo-allemande. Une nouvelle fois, l'auteur donne de nombreux détails techniques, mais néglige de confronter les mesures de Hoen avec les réalités sur le terrain. Ainsi, la citation suivante, tirée du rapport annuel de 1952, constitue une petite merveille que l'auteur n'exploite pas : "Je ne suis donc pas hostile à un élargissement des possibilités de franchissement de la frontière belgo-allemande, mais ce qu'il importe toujours d'éviter c'est le rétablissement de communauté de vie entre populations frontalières ce qui, du point de vue psychologique, ne pourrait être qu'une nouvelle source de déboires".

D'autres points positifs concernent surtout la présentation. Ainsi, un résumé à la fin de chaque chapitre structure les idées principales. Dans les annexes, de nombreux documents essentiels sont reproduits et permettent un accès facile à la documentation originale. Enfin, il convient de saluer que la réticence tradi-

tionnelle des maisons d'édition allemandes par rapport à l'insertion de photos dans un travail scientifique a été dépassée.

En résumé, le lecteur reste néanmoins largement sur sa faim. Le climat politique de l'époque, déterminé dans une large mesure par le rapport au passé des acteurs et l'épuration civique, est singulièrement absent du livre. Or, l'intérêt de ce travail aurait précisément résidé dans l'analyse de l'interaction entre les activités du Commissariat d'arrondissement et la vie politique et sociale, ce qui aurait pu contribuer à éclairer le processus d'apprentissage très lent d'une vie démocratique dans les 'cantons'. Ce chantier reste ouvert.

*Christoph Brüll*

## *II. Biografie / Biographie*

BRUNO KARTHEUSER

«*Ein ungesühntes Verbrechen/  
Crime sans châtement*»

Neundorf, Ed. Krautgarten orte, 2008, 493 p.

Met *Ein ungesühntes Verbrechen/Crime sans châtement* besluit Bruno Kartheuser (Luik, 1947) zijn vierdelige studie die hij concentrisch heeft opgebouwd rond Walter Schmald uit Sankt-Vith. De vier delen tellen meer dan 1300 pagina's en bieden een soms fascinerend beeld van de diverse contexten waarin deze in 1917 als Duitser geboren Walter Schmald zich bewogen heeft<sup>2</sup>. Als enigszins timide student aan de K.U. Leuven was hij er

2 De vier delen zijn : *Les années trente à Eupen-Malmedy/Die dreissiger Jahre. Blick auf das Netzwerk der reichsdeutschen Subversion* (2001), *La France occupée/Das besetzte Frankreich* (2002), *Les pendaisons de Tulle, le 9 juin 1944/Die Verhängungen von Tulle, der 9. Juni 1944* (2004), en het hier gerecenseerde boek.

vóór de tweede wereldoorlog lid van de studentenvereniging Eumavia, die studenten uit de Oostkantons verenigde. Wat de meeste van deze studenten ongetwijfeld niet wisten was dat Eumavia evenals talrijke andere ‘heimattreue’ organisaties uit de Oostkantons in het geheim vanuit Duitsland gefinancierd werd. Kartheuser heeft in zijn eerste deel heel wat belangwekkende gegevens verzameld over de Duitse ‘subversie’ in de Oostkantons.

Walter Schmalde speelde geen rol van betekenis in Eumavia en stond ook niet bekend als uitgesproken nazi-gezind. Toch nam hij in 1941 dienst bij de *Abwehr* – verscheidene jonge mannen uit de Oostkantons hadden dit reeds vóór hem gedaan. Enkelen onder hen bleven tot de bevrijding voor de *Abwehrstelle* België werken, maar de meeste werden te werk gesteld in Frankrijk, doorgaans als chauffeur of tolk. Dat was ook het geval voor Schmalde. Einde 1943 werd hij in het kader van de geleidelijke opslorping van de *Abwehr* door de Sipo-SD overgeheveld naar de SD. Op die manier raakte hij betrokken bij de steeds scherpere confrontaties tussen de Duitse bezetter en het Franse verzet. Na de geallieerde landing in Normandië werden de Duitsers dermate in het defensief gedrongen dat zij besloten hardhandig tegen het verzet op te treden en zonder vorm van proces burgers terecht te stellen als afschrikmiddel voor de bevolking. Deze operaties werden dan wel steevast als ‘repesaille-acties’ of contra-terreur voorgesteld. In België hebben enkele van deze operaties diepe sporen nagelaten, zoals in Meensel-Kiezezem of in de streek van Ciney.

Een dergelijke operatie deed zich op 9 en 10 juni 1944 voor in de Franse stad Tulle in het

departement Corrèze, ongeveer gelijktijdig met de beter bekende wraakactie van Oradour-sur-Glane. In Tulle en Oradour waren zowel de *Wehrmacht*, de *Waffen-SS*, de *Geheime Feldpolizei* als de SD bij de actie betrokken. Als vergelding voor een aanval van het verzet op Tulle lieten de Duitsers 120 mannen uit Tulle arresteren, van wie er 99 ter plaatse werden opgehangen. Walter Schmalde’s rol hierbij ging veel verder dan zijn taak als tolk: hij was diegene die de meeste van deze slachtoffers uitkoos op willekeurige gronden. Nadat de Duitsers zich op 17 augustus 1944 uit Tulle hadden moeten terugtrekken was Schmalde de enige die door het verzet werd terechtgesteld zonder dat er een regelmatig proces aan vooraf was gegaan. De eigenlijke gebeurtenissen in en om Tulle worden behandeld in het derde deel. In het vierde deel komen achtereenvolgens het einde van de oorlog in de Corrèze (van begin juli tot 15 augustus 1944) aan bod en de naoorlogse beoordeling van het drama van Tulle.

De rijk geïllustreerde vier delen van ‘Walter Schmalde, SD in Tulle’ vormen een gedetailleerde contextuele studie, waarin Bruno Kartheuser een zeer ruim kader van de bezetting van Frankrijk schetst. Dit kader gaat de individuele actie van Schmalde vanzelfsprekend ver te buiten, soms zover dat het niet steeds duidelijk is waarom precies hij het centrum van deze studie moest zijn. De persoonlijke ‘*Werdegang*’ van Schmalde komt niet steeds uit de verf. Ongetwijfeld is dat te wijten aan de schaarsheid van documenten, met name van ego-documenten van Schmalde zelf. Door de brede contextuele benadering is het werk van Kartheuser geen gemakkelijke lectuur. Hij heeft er

inderdaad voor gekozen, m.i. terecht, om zo getrouw mogelijk de complexiteit van de gebeurtenissen weer te geven.

Van Bruno Kartheuser kan niet gezegd worden dat hij zijn bronnen niet kritisch onderzoekt. Dat levert soms boeiende confrontaties met deze bronnen op. In deel IV is dat vooral het geval met Kartheusers grondige analyse van de naoorlogse ‘verwerking van het verleden’ in Frankrijk en Duitsland, waarbij opvalt met welk gemak in dat laatste land ook door het gerecht over de wraakacties in Frankrijk is heen gestapt, die nu als oorlogsmisdaden zouden beschouwd worden.

*Etienne Verhoeyen*

JAN WILLEM STUTJE

«Ernest Mandel. Rebel tussen droom en daad. 1923-1995»

Antwerpen/Gent, Houtekiet/Amsab-ISG, 2007, 475 p.

Als geen ander begreep Ernest Mandel in mei 68, aan de vooravond van de Nacht der Barricaden, dat ‘het intellectuele vermogen van de mens de voornaamste productiekraft wordt binnen de maatschappij’ (E. MANDEL, *Op de barricaden*, 1968, [http://www.ernestmandel.org/nl/werken/txt/1968/op\\_de\\_barricaden.htm](http://www.ernestmandel.org/nl/werken/txt/1968/op_de_barricaden.htm)). Jan Willem Stutje gaat in zijn Mandel-biografie opvallend gedetailleerd in op de Franse Mei, de rol van Mandel hierin en haalt aan uit dezelfde toespraak: “Alleen samen zullen we het grote werk kunnen voltooien dat vijftig jaar geleden is begonnen door de Oktoberrevolutie, de overwinning van de socialistische wereldrevolutie!” (p. 222). Stutje evoceert hoe in de Franse Mei de dagen van de

Commune weer tot leven kwamen, maar haalt niet Mandels profetie aan omtrent de hegemonie van het *General Intellect*. Hierdoor mist hij de kans om duidelijk de grenzen aan te geven van het denken van Mandel dat gekenmerkt werd door een merkwaardige tegenstrijdigheid. Mandel bleef niet bij *Das Kapital* en ontplooidde de mogelijkheden die de *Grundrisse* biedt voor het denken van wat men vandaag een “cognitief kapitalisme” noemt. Hij kon deze hypothese echter onmogelijk volledig uitspreken of doordenken. Hij bleef immers gelijktijdig bij de industriële arbeidersklasse en de historisch geworden burgerlijke subjectiviteit, bij de grote universele klassieke intellectueel, ook al nam deze de vorm aan van de figuur van de grote revolutionaire pedagoog of voorhoedemilitant. Hij bleef uiteindelijk trouw aan de vooronderstellingen van het groot-industrieel paradigma, wat hem na 1989-91 in een crisis bracht die nog slechts met morele of religieuze motieven en ordewoorden kon gemaskeerd worden.

Jan Willem Stutje reikt met zijn monumentale biografie ongetwijfeld elementen aan die toelaten deze crisis te documenteren of die inzicht kunnen geven in het grotendeels *verzwegen* karakter van deze crisis – waarom kon Ernest Mandel deze crisis *niet uitspreken*? Ook Stutje spreekt deze crisis, die eigenlijk de *crisis van de arbeidswaardeleer* is, niet uit. Stutje wil achterhalen wat er van het werk van Mandel waard is om behouden te worden en wat ervan achterhaald is (p. 11), maar raakt pas helemaal op het einde van zijn studie even de “geflexibiliseerde neoliberale productieverhoudingen” aan en de afbouw van de homogenisering van de arbeidersklasse in het voordeel

van een differentiatie en verzwakking van de sociaaleconomische kracht van de arbeidersklasse (p. 325). Hij geeft bv. niet aan hoe het neoliberalisme (we moeten waarschijnlijk eens een andere naam bedenken) voorwaardenscheppend is voor haast permanente technologische vernieuwingen, voor transformaties op het vlak van het arbeidsproces en van de arbeidsorganisatiepolitiek en voor de verdere totstandkoming van een info- en communicatiekapitalisme dat steeds minder een industrieel en steeds meer een dienstkapitalisme wordt, waardoor niet alleen de verhouding tussen arbeidsobject, arbeidsmiddelen en arbeidskracht maar ook de volledige sociale structuur grondig wijzigt in een zin die veel verder gaat dan een differentiatie van de arbeidersklasse. Stutje situeert het denken van Mandel ongetwijfeld binnen een evoluerend historisch kader maar blijft voor de (soms summiere) reconstructie van dit kader in belangrijke mate bij een mandeliaanse lectuur ervan. Hij bevraagt deze lectuur maar weinig aangezien het hem in werkelijkheid immers in de eerste plaats niet te doen is om het 'denken' van Mandel, maar om een 'levensgeschiedenis', om Mandels 'leven', zelfs om de 'levensbronnen' of de 'drijfveren' van Mandel. Een belangstelling die ons vreemd genoeg doet denken aan Hendrik De Man voor wie een bepaalde receptie van Freud niets vreemds had, hoewel deze belangstelling evengoed vanuit Mandel mogelijk is daar Mandel bij een marxisme bleef dat niet alleen een wetenschappelijke maar ook een zware ethische kant (een categorische imperatief) insluit.

Jan Willem Stutje heeft eindelijk een zoveelste familialistische roman geschreven, zonder dat het 'genre' – de biografie

– enigszins bevraagd of verontrust wordt. Hij blijft bij een zeer conformistische en zeer deftige geschiedschrijving (de biografie is merkwaardig keurig en proper geschreven). Eerst zijn er de jeugdijaren van Ernest Mandel, dan het leven van de jongeling, vervolgens de volwassen man. "De nacht dat zijn vader stierf was aan Mandels jeugd een einde gekomen" (p. 92). Stutje zorgt er, in navolging van Mandel zelf, van meet af aan voor dat elk mogelijk stirneriaans scenario – waarin bv. de volwassen man de geesten uit zijn jeugd zou afstoten – in de kiem gesmoord wordt. De jeugdijaren zijn (over)determinerend. Hoofdstuk I ('De jeugdijaren') begint met een citaat van Mandel: "Toen is mijn politieke houding voor de rest van mijn leven beslist" (p. 13). Mandels biografie is m.a.w. een erg continuïstisch verhaal, zoals trouwens ook het werk van Mandel, vanaf de jaren veertig tot de jaren negentig, gebukt gaat onder een, haast angstaanjagende, continuïteit. Deze continuïteit heeft echter schaduwzijden. Een ongemeen belangrijk deel van de Mandel-biografie gaat over de intieme kant van Mandels leven. Het gaat onder de pen van Stutje om een 'onderontwikkelde' kant. De trotskistische thematiek van de 'ongelijke ontwikkeling' wordt bij Stutje de thematiek van de ongelijke ontwikkeling van het intellectuele-politieke en het intieme, emotionele, zelfs seksuele leven van Mandel. De biograaf verkent de vieze geheimpjes van de revolutionair die lange tijd maagd bleef. Mandels gereserveerde houding tegenover gevoelens, zijn grote onbeantwoorde liefde, zijn neiging tot zelfbeklag en zijn onvermogen tot zelfkritiek, het zich moeilijk in een ander kunnen inleven, zijn onvermogen om om te gaan met de

neerslachtigheid van zijn geliefde, met automutilatie, drugs en suicide, zijn relatie met een overbeschermd autoritaire moeder,... en wat weet ik nog allemaal. Stutje brengt dit alles in verband met een bepaalde tijdsgeest. Mandel werd immers volwassen “in de jaren toen het feminisme het persoonlijke nog niet tot politiek had verklaard” (p. 10).

Ernest Mandel heeft postuum in Jan Willem Stutje ongetwijfeld een biograaf gevonden die heel wat materiaal levert voor de studie van de subjectiviteit van de revolutionaire marxist. Maar waarom spitst Stutje het ontegensprekelijk burgerlijk karakter van Mandel vrijwel uitsluitend toe op Mandels ‘intieme’ leven? Waarom een verhaal met ‘schaduwzijden’? Mandel is immers, via een onmetelijke trouw aan de gecanoniseerde orthodoxe categorieën van de grootindustriële Georganiseerde Arbeidersbeweging, ook in zijn politiek denken, en in de eerste plaats in zijn *geschiedfilosofische* vooronderstellingen in belangrijke mate een (radicaal) burgerlijk denker gebleven, echter wel in een periode waarin de burgerij kon gerepresenteerd worden als een decadente klasse die haar historische missie had volbracht of die haar historische beginselen volledig negeerde in de vorm van sterke of fascistische staten. Mandel is in zijn constructie van de arbeidersklasse steeds bij een burgerlijke filosofie van het subject gebleven en ruimer bij een elitaire savante artistieke en theoretische cultuur (van Bach tot Marx). Ondanks zijn voorliefde voor de sociaalrealistische (politie)roman had hij helemaal geen sociaalrealistische opvatting van de arbeidersklasse, wél een megalomane opvatting die, vanuit een gelijkshakeling van bewustzijn met

organisatie, maar weinig oog had voor het cultureel achterlijk karakter van belangrijke delen van de *georganiseerde* arbeidersklasse. Zo las hij de verzetscyclus die werd geopend door Mei 68 vooral vanuit een historisch referentiekader (1871, 1905, 1917...) en onvoldoende vanuit relatief nieuwe behoeften en verlangens die zich lieten traceren in spontane, dikwijls onuitgegeven vormen van arbeidersverzet tegen het fordistisch fabrieksdespotisme, ruimer tegen de industriële arbeid.

Ernest Mandel, evenals de meerderheid van de ‘nieuwe’ voorhoedes die vanaf het einde van de jaren zestig aantraden, zag niet of onvoldoende dat de Franse Mei allesbehalve duidelijk kon afgeleid worden van een bepaald historisch schema. Mei 68 had iets anders ingeleid. De Franse Mei, de Italiaanse hete herfst van 1969, de buitenparlementaire oppositie in de BRD, de Japanse studentenbeweging, de Praagse lente en ruimer de dissidentie in de U.S.S.R. en in de Volksdemocratieën, het protest in de V.S. tegen de oorlog in Vietnam, de opkomst van vele minderheden en vooral de vele evenementen van revolte en protest die op deze gebeurtenissen volgden of ermee gelieerd waren: nergens werd de kwestie van het grijpen, het veroveren en het in bezit nemen van de Macht duidelijk gesteld. Het socialisme werd nog wel aangeropen maar het werd met zoveel andere dingen aangevuld, geamendeerd of vermengd dat het gelijktijdig deconstrueerde. Ook de Revolutie was nooit ver af, maar ze kon niet langer massief of molair zijn. Ze moest moleculair of micro worden. Naast het moderne monistisch staatsmachtverhaal zag een nieuw, niet- of in ieder geval niet langer



‘politiek’ machtsverhaal het licht. Macht is geen eenheid maar een veelheid van machten, de machten deborderen de staatsmacht, de veelheid is een veelheid van krachtsverhoudingen.

Ernest Mandel bleef in belangrijke mate immuun voor dit nieuw machtsverhaal, wat zijn neerslag kreeg in regressieve gedragingen en gedachten. Zo bepleitte Mandel, samen met ‘zijn’ (4<sup>de</sup>) Internationale, in de jaren tachtig (!) een, op het eerste zicht onbegrijpelijke, terugkeer naar de industriële arbeidersklasse (de ‘draai naar de industrie’ die door Stutje niet onderzocht wordt of ter discussie wordt gesteld). Deze immuni- of regressiviteit uitte zich vervolgens in een interpretatie van de gebeurtenissen in Oost-Europa vanuit een historisch referentiekader waarmee de aan de gang zijnde ‘antibureaucratische revoluties’ binnen een terugkeer naar het socialisme (van Luxemburg, van de jaren twintig, van de Linkse Oppositie, van Trotski,....) werden geplaatst. Toen de ‘antibureaucratische revolutie’ niet overwon in socialistische zin, sprak Mandel over een ‘restauratie van het kapitalisme’ in de USSR en de Volksdemocratieën (nog een stelling die door Jan Willem Stutje nergens wordt bevestigd). Ondanks alle kritieken die hij, vanuit een trotskistische traditie, maakte van (uni)lineaire voorstellingswijzen, bleef Mandel tot op het einde van zijn leven uitgaan van de premisse van het ‘socialisme’ als een negatie van het kapitalisme (als een ‘hoger’ stadium dat ‘volgt’ op het kapitalisme). Zo het ‘socialisme’ faalde, wat volgens hem het geval was in het einde van de ‘overgangsmaatschappijen’ van het Oosten, moest het plaats maken voor een herstel van het kapitalisme. Hij werkte nooit

met de hypothese dat het ‘socialisme’ een ‘overgang’ kon inhouden van grotendeels niet- of ‘pre’-kapitalistische verhoudingen naar moderne kapitalistische vormen van uitbuiting. Hij werkte niet met de hypothese dat het ‘socialisme’ een bijzondere vorm van grootindustriële kapitalistische modernisering kon zijn. Hij gaf dan ook maar weinig bevredigende antwoorden op vragen die door de Chinese ontwikkeling werden gesteld die juist steunde op een samengaan van socialistische, zelfs communistische politieke en ideologische commandostructuren en de ontplooiing van bijzonder agressieve vormen van extractie van meerwaarde.

De immuniteit van Ernest Mandel voor andere machtsconcepties (dan de klassieke marxistische) kan ongetwijfeld verstaan worden vanuit een defensieve opstelling. Mei 68 en andere of alternatieve machtsverhalen waren in het neoliberalisme gegleden. Foucault of *L’Anti-Œdipe* waren in de handen gevallen van het kapitalistisch management. Het kapitaal incorporeerde een verlangen naar autonomie. Dit stimuleerde vanaf de jaren tachtig bij de Georganiseerde Arbeidersbeweging regelmatig een terugkeer naar het socialistisch patrimonium. Het ging om een industrieel romantisme dat, zeker in een land als België, een basis had in een hard, zwaar defensief syndicaal verzet van delen van de oude industriële arbeidersklasse die via herstructureringen en afbouw van industriële tewerkstelling werden weggesneden. De zware regressieve kant van Mandels denken kan nochtans niet herleid worden tot reacties op de ideologische conjunctuur van de jaren tachtig en negentig (zie o.m. Stutje p. 308-309 over Mandels ‘verdediging

van het marxisme'), maar moet in de eerste plaats begrepen worden vanuit Mandels marxisme dat, als gesteld, in belangrijke mate voorgeconstrueerd bleef door een burgerlijke filosofie van het subject en de geschiedenis. Deze 'burgerlijke filosofie' werd geïmpliceerd door Mandels zeer ambivalente opstelling tegenover de klassieke politieke economie. Mandel maakte, in navolging van Marx, een onderscheid tussen 'arbeid' en 'arbeidskracht' (waardoor de arbeidswaardetheorie kan geherformuleerd worden als een meerwaardetheorie) maar bleef uiteindelijk bij de harde kern van de waardeleer van de klassieke politieke economie voor wie de 'arbeid' geen maatschappelijke maar een natuurlijke bron is van de waarde. Mandel was méér 'volgeling' van Engels dan van Marx. Het antropologisch begin van Mandels magistrale *Traité*, dat de ontbinding bevat van de primitieve communistische samenleving en het ontstaan van de waarde in de eenvoudige warenproductie, knoopt in belangrijke mate aan bij Engels' opvatting van de arbeid als een fundamentele antropologische realiteit, onmisbaar voor elke maatschappij én het centraal object van het socialisme dat het wegnemen van de onderdrukking en de uitbuiting van de arbeid, resp. het *herstellen* van de volle ontplooiingsmogelijkheden van de arbeid als centrale inzet heeft. (zie hierover JEAN-MARIE VINCENT, *Ernest Mandel et le marxisme-révolutionnaire* (1995-1996), [http://www.ernestmandel.org/fr/surlavie/txt/vincent\\_debat.htm](http://www.ernestmandel.org/fr/surlavie/txt/vincent_debat.htm) en ALAIN MEYNEN, *Ernest Mandel. Economie en Revolutie* (2004), <http://www.ernestmandel.org/nl/anderen/txt/meynen.htm>). Ook Mandels denken werd beheerst door de aanname van een 'oorspronkelijke staat' evenals

door een historiciteit (een continue historische tijd) die verwant is zowel aan de uitgangspunten van de klassieke politieke economie (rijkdom, resp. productie komt neer op accumulatie) als aan een engelsiaanse confisquatie van Marx 'nieuwe materialisme' door geschiedenis en dialectiek (historisch en dialectisch materialisme).

Jan Willem Stutje behandelt nergens Ernest Mandels opvatting van de 'Arbeid'. Zo hij, de belangrijkste werken van Mandel samenvattend, het thema toch raakt schermt hij het af van bevraging en deconstructie. Hij steunt op een immense bibliografie van werken van en over Mandel, maar zorgt ervoor dat meer kritische studies over Mandel worden geweerd of in ieder geval ver van het werkveld van de biograaf worden gehouden. De manier waarop Mandel het vraagstuk van de 'arbeid' heeft gesteld, kan nochtans juist een beter inzicht geven in belangrijke luiken uit Mandels politieke biografie. Mandels 'onbegrip' voor 68 kan tevens begrepen worden vanuit zijn zeer ambivalente *praktische* opstelling tegenover de keynesiaanse planstaat waarvan de 'kern' juist een (verdere ontwikkeling van een) antropologische opvatting van de arbeid was waaraan een morele afwijzing van de 'parasitaire' of immobiliserende rol van (bepaalde fracties van) het financieel kapitaal en een erkenning van de 'dynamische' rol van de productieve sfeer (de ondernemers, de arbeidskracht,...) beantwoordde. Men vindt dit schema zeker terug in België, zoals in het christelijk welvaartspersonalisme en het demanisme of in nationaalsocialistische doctrines in het algemeen, zo ook in het renardisme (dat in het verlengde lag van

het demanisme) waarmee Mandel zich in de jaren vijftig, via het 'programma van structuurhervormingen' (voor Mandel de Belgische versie van het trotskistisch 'overgangsprogramma') tot op zekere hoogte verbond. Stutje gaat overigens vrij uitvoerig in op deze cruciale fase uit Mandels actieve leven en situeert ze binnen een tactische politiek van de Vierde Internationale (een politiek van 'intrede' in grote arbeiderspartijen).

Men kan de ambivalente opstelling van Ernest Mandel tegenover het socialistisch structuurhervormingsplan en het renardisme echter niet alleen vanuit een 'tactische' lijn begrijpen. Ze werd tevens mede mogelijk gemaakt door een bepaalde arbeidsopvatting. Mandel kon in de periode 1956-1964, vooral tussen 1956 en 1961, uitgroeien tot dé woordvoerder van een linkse fractie van een *technocratisch humanisme*, juist vanuit een verdediging van dé Arbeid of vanuit organisatiebeginselen die de insluiting van de arbeidskracht in het tayloriaans-fordistisch fabrieksdespotisme als modellerende voorwaarde hadden. Ook Mandels 'organisatieleer' (die steunde op een verdediging van de leninistische partijopvatting ondanks alle kritieken op het 'substitutisme', d.i. op de vervanging van de massa's door de partij) kan vanuit zijn arbeidsopvatting begrepen worden, ook al omdat ze in belangrijke mate steunde op het behoud, dat door Engels werd verdedigd, van de fabrieksautoriteit als bevelende macht van ordening, ook voor een socialistische maatschappij. Mandel kleefde, zeker op het einde van zijn leven, vooral een fantastisch ideële opvatting aan van dé 'organisatie' (de Vierde; zie het hoofdstuk 'Zorg voor de

Internationale' in Stutje p. 309-311 ). Zo zag hij in de weinige kaders die hem nog omringden of trouw bleven belangrijke 'leiders' van de arbeidersbeweging, ook al waren deze wat schimmige figuren afgesloten van elke strijd (tenzij via organisaties die al even ideëel waren als de Vierde Internationale). Jan Willem Stutjes biografie geeft overigens geen slecht inzicht in het dikwijls heel irreëel aandoende competitieve en gedisciplineerde interne megalomane klimaat van de Vierde Internationale. Maar het ontbreekt hem aan concepten om dit 'klimaat' wat 'op begrip' te brengen, ook al omdat hij té zeer binnen de (linguïstische) code van zijn (immens) bronnenmateriaal blijft.

Al deze kritieken op Stutjes Mandel-biografie moeten nochtans niet noodzakelijk als 'tekortkomingen' worden aanzien. Jan Willem Stutje heeft een bijzonder degelijk werkstuk afgeleverd dat uitermate geschikt is voor encyclopedische koppen, voor wie een hang heeft naar biografische data, zo bijv. voor historici die graag dossiers aanleggen of in de ban zijn van prosopografische studies. De kritieken die we aangeven vloeien gewoon voort uit het type geschiedschrijving dat Stutje beoefent. De uitgangspunten of het object van deze geschiedschrijving worden echter niet geëxpliciteerd daar Stutje geschiedtheoretische vragen fijn uit de weg gaat. Stutje doet beroep op het gezond verstand voor wie een biografie een evident karakter heeft. Zoals Ernest Mandel, vanuit een burgerlijke historiciteit, een biografie heeft geschreven van het kapitalisme (de opkomst, de bloei, het rijpe stadium,... eindelijk het verval of de doodstrijd van het kapitalisme) heeft Stutje de biografie geschreven van Mandel,

theoreticus van het ‘laatkapitalisme’, maar in werkelijkheid een radicaal politicus (van een bijzonder type) uit het laatsocialisme die ook na de val van het socialisme – onder postsocialistische voorwaarden, zo men wil – er niet *kon* toe komen om paradigmatische verschuivingen door te voeren. Stutje heeft een werk geschreven dat internationale staatsveiligheidsdiensten (die zich in het algemeen steeds vergissen in de identificatie van waar de revolutie kan komen) onmogelijk konden afleveren daar zij geen kennis hadden van het bronnenmateriaal waarop Stutje kon steunen. Toch heeft Stutje een volkomen ongevaarlijk boek – over een ‘rebel’! – geschreven, overigens verschenen bij een uitgever die bekend staat voor zijn autoritaire sympathieën, in samenwerking met een instituut van een politieke stroming (de sociaal-democratie) die Mandel zijn leven lang heeft bestreden.

De Mandel-biografie past, als gesteld, volledig binnen een door en door beproefd en geaccepteerd genre (de ‘familialistische roman’), maar voor één keer gaat het in het Nederlandstalig gebied niet over priesters of slachtoffers van priesters, of over (Vlaams-nationalistische) nazicollaborateurs of over oud-stalinisten enz., maar over een culturele bastaard, een revolutionair zonder natie, wars van een obsessie met culturele verschillen en identiteit (behalve de identiteit van het revolutionair programma), afkerig van particulariteiten die niet universeel kunnen gemaakt worden, kortom een internationalist (ook al bleef dit internationalisme steunen op een leninistische imperialisme-lectuur) en bijgevolg een uitgesproken zowel niet- als antistalinist. Het werk van Jan

Willem Stutje vermeldt overigens heel wat bijzonder interessante pistes voor een niet-stalinistische geschiedschrijving die men in het oeuvre van Ernest Mandel kan vinden. Ik verwijs slechts naar het hoofdstuk ‘Geschiedenis en de Tweede Wereldoorlog’ (p. 269-276) dat handelt over Mandels lectuur van de holocaust maar vooral over zijn ongemeen afwijkende *The Meaning of the Second World War* (1986) dat vooral onder Belgische historici (die onder invloed blijven van burgerlijke democratische of stalinistische voorstellingen van de Tweede Wereldoorlog) tot vandaag volledig genegeerd wordt. De nuttige bladzijden die Stutje wijdt aan Mandel als een bijzonder begaafd historicus van de Tweede Wereldoorlog kunnen hier misschien een beetje verandering in brengen, hoewel we geen illusies hebben.

*Alain Meynen*

### **III. Première Guerre mondiale / Eerste Wereldoorlog**

FRANKY BOSTYN E.A

«Passendale 1917.»

Het verhaal van de doden en Tyne Cot Cemetery»

Roeselare, Roularta, 2007, 342 p.

PETER BARTON

«Passendale. Slagveld van Wereldoorlog I»

Tielt, Lannoo, 2007, 468 p.

KOEN KOCH

«De Derde Slag bij Ieper 1917»

Antwerpen, Manteau, 2007, 285 p.

Over de Derde Slag bij Ieper (31 juli-10 november 1917), ook bekend onder de naam van zijn laatste fase “Slag bij Passendale” werden al hele bibliotheken volgeschreven. Steeds opnieuw proberen historici, militaire analisten en andere ge-

passioneerden deze veldslag te bevatten, die met zijn bijna half miljoen slachtoffers (doden, gewonden en vermisten) tot een van de verschrikkelijkste van de Eerste Wereldoorlog én van de wereldgeschiedenis wordt gerekend, maar waarvan ook het militaire belang nog steeds wordt gecontesteerd. “Passchendaele”, de manier waarop deze veldslag werd gevoerd en geleid, en haar gevolgen, bevindt zich vrij centraal in het historisch debat dat al jaren in het Britse Gemenebest woedt tussen diverse (militaire) historici van de Eerste Wereldoorlog<sup>3</sup>.

Een eerste groep historici, met als protagonisten de Australiërs Robin Prior en Trevor Wilson en de Canadees Tim Travers vellen een ongenadig oordeel over de Derde Slag bij Ieper en de toenmalige Britse opperbevelhebber Douglas Haig. Voor hen was de veldslag over de hele lijn – menselijk, militair en politiek – een mislukking. Hun revisionistische tegenstrevers, waarvan betekenisvol velen niet alleen tot het academische maar ook tot het militaire establishment behoren en waarvan Richard Holmes en Gary Sheffield zowat de belangrijkste woordvoerders zijn, zijn daarentegen de mening toegedaan dat de zo verguisde opperbevelhebber het helemaal niet zo slecht heeft gedaan. En als een van zijn besluiten op een tragedie uitliep, dan had de opperbevelhebber echt geen andere optie gehad. Voor hen was de Derde Slag bij Ieper helemaal niet zinloos, al was het maar omwille van de Duitse materiële verliezen, en omdat de Britse legers en haar leiders door “Ieper 3” genoeg ervaring hadden opgedaan, genoeg hadden

geleerd om een jaar later de troepen van de *Kaiser* de genadeslag te kunnen toebrengen (waarbij men de Franse en Amerikaanse inbreng in het Eindoffensief wel eens durft te minimaliseren). Deze theorie krijgt de naam “*learning curve*”, hoewel hier voorbijgegaan wordt aan het feit dat bij de Derde Slag bij Ieper voor een deel dezelfde fouten werden begaan als bij de Slag aan de Somme een jaar eerder en er dus bezwaarlijk van een “*learning curve*” kan worden gesproken. In elk geval, hedendaagse publicaties over de Derde Slag bij Ieper moeten eveneens tegen het licht van dit historische debat worden gelezen.

*Passchendaele 1917. Het verhaal van de doden en Tyne Cot Cemetery* is het werk van conservator Franky Bostyn samen met enkele medewerkers en vrijwilligers van het Memorial Museum Passchendaele 1917 in Zonnebeke. Het verscheen eveneens in het Engels onder de titel *Passchendaele 1917. The Story of the Fallen and Tyne Cot Cemetery* (Pen & Sword, 2007). Het boek, in oblong-formaat, valt uiteen in twee onderscheiden delen, getiteld “De doden van 1917” en “*Tyne Cot Cemetery*”.

In dat eerste deel schetst elk hoofdstuk een fase van de slag, eerst algemeen, dan vanuit het standpunt van één of twee welbepaalde divisies om te eindigen met het persoonlijk verhaal van iemand die tijdens deze fase om het leven kwam. Het boek tracht dus een blik van bovenaf te verzoenen met het verhaal van onderaf beschouwd. Individuele lotgevallen en citaten uit egodocumenten illustreren de militair-historische beschrijvingen.

<sup>3</sup> Zie hierover ANTOINE PROST & JAY WINTER, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Parijs, 2004, p. 104-107.

Lovenswaardig en best ook lezenswaardig, al zijn de persoonlijke verhalen en zeker de citaten net té kort om pakkend te zijn. Bovendien werd geopteerd voor een heel strakke vorm van militaire geschiedenis. Voor wie niet weet hoe het Britse leger van 1914-1918 is samengesteld of wat een divisie of bataljon precies is, zal dit boek vrij ontoegankelijk blijven. Die keuze voor een louter militaire geschiedenis wordt ook aangetoond door de eerste (echte) zin van het boek : “Het fundamenteel probleem van de Eerste Wereldoorlog was het vastgelopen front en de onmogelijke doorbraak”, wat natuurlijk wars van enige, al dan niet secundaire, politieke en/of economische vraagstelling de geschiedenis van de Eerste Wereldoorlog verengt tot louter de militaire gebeurtenissen op het slagveld.

Symptomatisch voor de militair-historische aanpak is ook de epiloog van het eerste deel dat de Derde Slag bij Ieper op de eerste plaats een mislukking noemt omdat de beoogde militaire doelen niet werden bereikt. Pas op de tweede plaats noemt men “het menselijk vlak”, terwijl het gaat om maar liefst 245.000 Britse, 215.000 Duitse en allicht enkele duizenden Franse slachtoffers (dood, gewond en vermist). Op p. 200 wordt de stelling geopperd dat door de “*Materialschlacht*” die “Passchendaele” ook was, de geallieerden uiteindelijk hier de oorlog wonnen : “De grote hoeveelheden materiaal en munitie die hier verloren gingen, konden door de Duitse industrie nooit meer aangeleverd worden. Aan Britse zijde eindigde Passendale eveneens in een materiaalslag, maar zij hadden

nog kolonies en in 1917 verschenen ook de Amerikanen op het oorlogstoneel”. Dat is enigszins een boude stelling dat niet alleen voorbijgaat aan wat volgens mij de essentie is: tot welk punt is het verspillen van mensenlevens militair en politiek te verantwoorden ? Immers, ook op militair vlak en volgens het criterium van een uitputtingsoorlog is de Derde Slag bij Ieper een falen : de verliezen waren groter bij de aanvallende Britten dan bij de verdedigende Duitsers, daar zijn alle auteurs het over eens.

Af en toe is er een gebrek aan nuance, of maakt men al te eenvoudige gevolgtrekkingen. Zo lezen we op p. 170 : “Het offensief van 6 november was over de hele lijn een denderend succes. Veel terrein was er niet gewonnen, maar alle vooropgezette doelen waren bereikt en geconsolideerd”. Daarbij wordt er voorbij gegaan aan het simpele feit dat de doelen die de Britse legerleiding voor 6 november 1917 had vooropgezet wel eens bewust heel erg beperkt werden gehouden : zij bevonden zich op net geen kilometer van de *jump off-line*, op een plaats die men volgens de oorspronkelijke plannen in de eerste dagen van het offensief, dus begin augustus, had moeten bereiken ! Het lijkt wel alsof Douglas Haig zelf hier aan het schrijven was. Letterlijk zelfs, want in diens dagboek lezen we op 6 november 1917 : “*The operations were completely successful.... Today was a very important success*”<sup>4</sup>. Een kritische evaluatie van Haigs plan ontbreekt overigens bijna volledig, net als van de politieke besluitvorming die daarbij gepaard ging, nochtans twee zaken die

4 DOUGLAS HAIG, *War diaries and letters 1914-1918*, Edited by Gary Sheffield & John Bourne. London, 2005, p. 339

centraal staan in het voortdurende historische debat over de Derde Slag bij Ieper.

Het is ook jammer dat men de gelegenheid niet te baat heeft genomen om enkele nauwelijks bestudeerde, maar toch niet onbelangrijke aspecten van de Derde Slag bij Ieper onder de loep te nemen, zoals de nauwelijks bekende Franse deelname. Het Franse *1<sup>ère</sup> Armée* nam met 6 divisies (90.000 man) deel aan de slag en was hierbij opvallend succesvoller dan de Britse divisies, maar geen woord wordt aan hen gewijd. Ook de logistiek, immer het zwakke broertje van de militaire geschiedenis, komt nauwelijks aan bod, net zoals de gevolgen voor de plaatselijke bevolking achter het front. Niet alleen ontbreekt nagenoeg elk Duits perspectief op het militaire gebeuren, onder de twintig persoonlijke verhalen doorheen het boek bevindt zich geen enkele Duitser. Zelfs de fenomenale uitbouw van de Duitse verdedigingslijnen in Vlaanderen, waarvan Franky Bostyn ontegensprekelijk een van de grote specialisten is, komt onvoldoende aan bod. De Derde Slag bij Ieper wordt dus niet alleen op de traditionele wijze van de "*histoire de batailles*", maar ook louter vanuit het Britse perspectief beschouwd. Dat blijkt ook uit de bronnenverwijzing en bibliografie: een beperkt aantal regimentsgeschiedenissen, de officiële geschiedenissen van Britten en Canadezen, "*service records*" van individuen voor wat betreft de persoonlijke verhalen en een beperkt aantal "*war diaries*" (officiële verslagen van eenheden, te velde opgemaakt) voor wat betreft Australische eenheden tijdens "*1<sup>st</sup> Passchendaele*" en Canadese tijdens "*2<sup>nd</sup> Passchendaele*". Het aantal geconsulteerde Duitse publicaties is echter op een hand te tellen.

De keuze voor een puur Brits perspectief maakt het verdedigbaar en zelfs logisch om de officiële Britse naamgeving van de verschillende fases van de veldslag aan te houden (Slag om Pilkem, Slag om de Meenseweg, ...) zoals de auteurs effectief doen. Alleen had men dan even consequent de al even officiële en historisch aanvaarde aanduiding "Derde Slag bij Ieper" moeten gebruiken, in plaats van alleen maar "Slag om Passendale", die officieel alleen geldt voor de laatste twee fasen van de acht fasen tellende veldslag. Het vermijden van de naam "Ieper" is overigens opvallend doorheen heel het boek, en gaat soms tot in het absurde. Zo wordt in het tweede deel, dat over *Tyne Cot Cemetery* handelt, het patriarchaal kruis uit het wapenschild van Ieper onder de koepels van de paviljoenen van de begraafplaats niet vermeld, noch de theorie dat de boogvormige "muur der vermisten" ook symbool kan staan voor de Ieperboog. De auteurs kunnen helaas niet vrijgepleit worden van een zekere vooringenomenheid, bijvoorbeeld wanneer zij een nota bene gratis vredesconcert in 2002 een commercieel karakter toedichten of de alom geprezen dichtbundel van Tom Lanoye "Niemand's Land" uit 2002 "een omstreden dichtbundel" noemen, blijkbaar louter omwille van het pacifistisch karakter. Echter: enkel plechtigheden met een uitgesproken militaire karakter als aanvaardbaar beschouwen, lijkt mij een even subjectief standpunt.

Dat tweede deel over *Tyne Cot Cemetery*, de grootste Britse militaire begraafplaats ter wereld, is overigens wel evenwichtiger dan het eerste boekdeel. Het brengt, deels gebaseerd op origineel onderzoek in het archief van de *Commonwealth War Graves Commission*, tal van nieuwe

gegevens, onder meer in verband met de *exhumation units* die onmiddellijk na de oorlog de grimmige taak hadden de doden te ontgraven en herbegraven. Daardoor overstijgt dit deel van het boek het lokale belang, terwijl het toch ook een minutieuze en uiterst gedetailleerde beschrijving van *Tyne Cot Cemetery* biedt. Het had makkelijk een apart boek kunnen vormen en misschien was dat ook een betere optie geweest.

Immers, *Passchendaele 1917. Het verhaal van de doden en Tyne Cot Cemetery* ontgoochelt vooral vanuit het besef dat *Memorial Museum Passchendaele 1917* allicht de kennis in huis heeft om het ultieme boek over de Derde Slag bij Ieper te schrijven, een boek dat de historische kritiek niet schuwt en durft af te wijken van het officiële Britse militaire discours. Dat is nu niet het geval en de meerwaarde van het boek ligt vooral in de vele details over *Tyne Cot Cemetery*. Uit praktisch oogpunt is het te betreuren dat men zich beperkt heeft tot eindnoten. Een bibliografie en index ontbreken (vooral dat laatste zou handig zijn).

Met *Passendale. Slagveld van Wereldoorlog I* breidt de Britse televisiemaker, militair historicus en amateur-archeoloog Peter Barton een vervolg aan zijn eerdere publicaties *De Slagvelden van Wereldoorlog I* en *De Somme. Slagveld van Wereldoorlog I* waarin telkens panoramische foto's centraal staan. Met het hiervoor besproken boek heeft *Passendale* het formaat en de titel gemeen én ten dele het beperkte perspectief. Ook hier komt wat elders op het front gebeurt, de politieke besluitvorming die met het offensief gepaard gaat,

en de strategische en tactische discussies binnen het hoofdkwartier nauwelijks aan bod, met uitzondering van de inleiding en het slothoofdstuk. Een duidelijke vraagstelling ontbreekt, maar de auteur maakt wel van meet af aan duidelijk dat hij een traditioneel Brits – en soms zwaarwichtig – discours hanteert. Zo schrijft hij in zijn inleiding: “De Salient is daarom een landschap dat is ondergedompeld in herinnering en betekenis; twee eenvoudige woorden, maar doordrenkt met zo'n diep en blijkbaar eeuwig historisch en symbolisch gewicht, dat dit kleine deel van West-Vlaanderen terecht beschouwd kan worden als een integraal deel van de entiteit die ooit bekendstond als het Britse Imperium, en daardoor ook van de sterk verschillende landen die vandaag samen het Gemeenbest vormen. Tegelijkertijd worden, door middel van brieven, memoires en recenter vastgelegde getuigenissen, het uithoudingsvermogen, de humor, de moed en het ultieme verlies van hen die in de heksenketel van Passendale hebben gediend van de ene generatie aan de andere doorgegeven”.

Ook Peter Barton huldigt, zij het minder expliciet, de these dat het kwam door de *Materialschlacht* die de Derde Slag bij Ieper was dat men de Duitsers een jaar later op de knieën kreeg. Vrij typisch is dat in slechts enkele zinnen wordt vermeld dat de grote frontboog die werd gerealiseerd door het offensief uiteindelijk onverdedigbaar bleek, en dat de Britten bij het Duitse voorjaarsoffensief van april 1918 de Salient uiteindelijk inkrompen tot een lijn die nog veel dichter bij de stad lag dan de oorspronkelijke *jump off-line* van 31 juli 1917.



Peter Barton schreef een werk dat vertrekt van op het terrein. Vanuit zijn interesse voor de ondergrondse oorlogvoering schenkt hij uitermate veel aandacht aan dit aspect, en bij uitbreiding aan infrastructuur in het algemeen. Misschien wel te veel? We kunnen ons immers vragen stellen bij het belang van de ondergrondse oorlogvoering: spectaculair is het zeker, maar het militair belang is toch te relativiseren. De auteur biedt de lezer zeer veel details, soms wordt het bijna technisch, waardoor vooral de reeds geavanceerde kenner van de Derde Slag bij Ieper zal bekoord worden. De Duitse verdedigingswerken die zo'n belangrijke rol hebben gespeeld, komen vrij goed aan bod, maar dan wel steeds vanuit Britse bronnen, dus vooral vanuit de vraag: hoe werden ze waargenomen? Opnieuw ontbreekt dus eigenlijk de Duitse kant van de zaak. In de overigens uiterst beknopte bibliografie zijn de enige twee 'Duitse' werken Engelse vertalingen van de memoires van Paul von Hindenburg, veldmaarschalk en chef van de General Staf van het leger, en Erich Ludendorff, generaal en tevens von Hindenburgs plaatsvervanger bij de General Staf. Er is geen notenapparaat, wel een handige index en een ruim overzicht van de gebruikte bronnen.

Het boek is doorspekt met zeer veel getuigenissen die het verhaal verlevendigen en vermensen. Daarbij wordt steeds aangegeven wie de getuige is en tot welke eenheid hij behoorde, maar helemaal niet of het citaat afkomstig is uit een dagboek of verslag van tijdens de oorlog, memoires van kort na de oorlog, of uit een interview van decennia later, wat toch essentieel is bij het evalueren van de

waarde van een getuigenis. Vooral voor de Vlaamse lezer is het ronduit storend dat vertalers en uitgever de moeite niet hebben genomen om de plaatsnamen op een correcte manier te vertalen. Zo lezen we onder meer Duinkerken (i.p.v. Duinkerke), Mont Kemmel (Kemmelberg), Furneskanaal (Vaart van Veurne naar Nieuwpoort), Westroosebeke (Westrozebeke), Rousbrugge (Roesbrugge), etc. Het is een euvel dat helaas wel vaker voorkomt wanneer uitgevers beroep doen op vertalers uit Nederland.

De sterkte van dit boek ligt echter in het ronduit schitterend illustratiemateriaal. Ook hier staat het terrein centraal en net als in vorige publicaties van Peter Barton krijgen daarbij de panoramafoto's alle aandacht. Dat zijn reeksen van foto's die door alle oorlogvoerende partijen voor observatiedoeleinden werden aangemaakt, en die ons een panoramisch beeld op het oorlogslandschap bieden. De panorama's nodigen uit de confrontatie aan te gaan met het landschap van nu en dat is precies wat Barton af en toe doet: een gelijkaardige foto vanuit hetzelfde camerastandpunt maken maar dan in het hedendaagse landschap. Het is een confrontatie die werkt. Enig minpunt: deze zeer gedetailleerde panorama's moeten zo breed mogelijk aanschouwd worden en dat is in een boek gewoon onmogelijk, zelfs met dit oblong-formaat. De panorama's worden onder meer aangevuld met fascinerende luchtfoto's en heldere kaartjes en schema's. Daarbij heeft de auteur getracht om onbekende of minder bekende illustraties te selecteren. Uit de uitgebreide fotoverantwoording blijkt bovendien dat een vrij groot aantal afkomstig is uit archieven in Stuttgart en

München, dus toch enigszins een Duitse kant van het verhaal, hoewel zich dat niet weerspiegelt in de tekst.

Alles bij elkaar en ondanks de schitterende afbeeldingen komt *Passendale. Slagveld van Wereldoorlog I* onevenwichtig over : van alles komt aan bod, maar door elkaar. Er is een gemis aan structuur, wat mijns inziens onder meer te verklaren is door het gebrek aan duidelijke vraagstelling.

Koen Koch, universitair hoofddocent Politicologie aan de Universiteit Leiden en hoogleraar Internationale Betrekkingen aan de Rijksuniversiteit Groningen, legt al jaren een bijzondere belangstelling aan de dag voor de Eerste Wereldoorlog. Eerder publiceerde hij een analyse van de Slag aan de Somme en nu is er dus een vervolg met *De Derde Slag bij Ieper 1917*. Dit boek is qua formaat – in octavo en ‘slechts’ 285 pagina’s – en opzet duidelijk verschillend van de eerste twee besproken werken.

Koen Koch stelt inleidend dat hij een analyse wil maken van de Slag en van de strategische en operationele keuzes die hierbij te pas kwamen. Deze publicatie vertrekt dus vanuit een klare vraagstelling en wil daarop in het zevende hoofdstuk ook een antwoord bieden. In het eerste hoofdstuk maakt de auteur duidelijk waarover het historische debat omtrent “Passchendaele” handelt en langs welke krijtlijnen dat verloopt. Er wordt getracht uit te leggen hoe de beslissingen die aan de top van de militaire en politieke piramide werden genomen uiteindelijk de massa’s aan de basis tot machteloze radertjes maakten in een blinde oorlogs-

machine die met willekeur over leven of dood beschikte. Koch relateert dus de gebeurtenissen in Vlaanderen aan de politieke besluitvorming en aan de gebeurtenissen op andere fronten. Vandaar dat er een zeer lange aanloop is : bijna de helft van het boek gaat over de periode voorafgaand aan de eigenlijke Slag.

Voor zijn analyse gebruikt de auteur een heel beperkt aantal bronnen : stuk voor stuk klassieke studies, aangevuld met een evenzeer beperkt aantal literaire en andere getuigenissen. Dat is een bewuste keuze van de auteur die een perspectief van bovenaf wil aanhouden. In het werk komen de verdedigers van Douglas Haig, waaronder vooral de nieuwste generatie Britse revisionistische militaire historici aan het woord, en wordt hen weerwerk geboden in even eenvoudige als heldere analyses. Hierbij is “eenvoudig” niet negatief bedoeld : Koen Koch maakt duidelijke besluiten aan de hand van een even duidelijke analyse van beslissingen en gebeurtenissen. Het laatste hoofdstuk valt buiten de analyse : dat is een beknopte reisgids voor wie de plaatsen waarover wordt geschreven in levende lijve wil aanschouwen.

Koen Kochs boek is niet echt vernieuwend, maar is wel een goede, beknopte analyse en derhalve een goede inleiding op de Derde Slag bij Ieper. Er is een correct notenapparaat, een bibliografie maar jammer genoeg geen index.

Bij een analyse van de Britse strategie tijdens de Derde Slag bij Ieper zou het afschuiven van verantwoordelijkheden voor elk falen, zowel bij politici als bij

de militairen m.i. centraal moeten staan. Alleen Koen Koch gaat een deelname in het historische debat rond “Ieper Drie” expliciet niet uit de weg. Frank Bostyn en Peter Barton doen alsof zij buiten de historiografie vallen en melden de reeds jaren bestaande querelle over de verantwoordelijkheden niet. Uit hun werken blijkt echter dat zij opteren voor de revisionistische kijk

Daarnaast zijn er toch gelijkenissen tussen deze drie erg verschillende publicaties. In alle drie mis ik voor een deel dezelfde elementen zoals het Franse aandeel in de Derde Slag bij Ieper (enkel Koen Koch raakt dit kort aan), het Duitse perspectief, de gevolgen voor de burgerbevolking, de functie van het achtergebied ... . Alle auteurs beschouwen de Slag uit Brits perspectief: dat is begrijpelijk maar ook enigszins spijtig. Het is een boutade dat de geschiedenis wordt geschreven door de overwinnaars, maar het klopt hier wel. Zoals in het gros van de Britse militaire historiek, lijkt het hier opnieuw of de Britten vochten met niemand tegenover hen, niemand links van hen, en in een “leeg” gebied waar niemand woonde. Het blijft dus wachten op het eerste boek dat de Derde Slag bij Ieper vanuit een multi-internationale hoek aanschouwt. Wel krijgen we veel nieuwe details in de boeken van Frank Bostyn en Peter Barton, en een goed overzicht en uitstekende analyse bij Koch, maar echt nieuwe inzichten ontbreken.

*Dominiek Dendooven*

JEFF LIPKES

**«Rehearsals. The German Army in Belgium,  
August 1914»**

Leuven, Leuven University Press, 2007, 832 p.

De zogeheten “Duitse Gruwelen” van 1914 – de moord op zesduizend burgers door het invallende Duitse leger in België en Noord-Frankrijk – vormen een rijk onderwerp voor historici van twintigste-eeuws geweld. Ze werden memorabel bestudeerd door John Horne en Alan Kramer in hun zeshonderd bladzijden tellende studie uit 2001. Jeff Lipkes, specialist van John Stuart Mill, trekt voor zijn studie van (min of meer) hetzelfde onderwerp nóg meer bladzijden uit. Lipkes’ boek stelt een paar terechte vragen en biedt wat nuttig bronnenmateriaal, maar is al bij al een ongestructureerd, onscherp, in het geheel niet in de hand gehouden boek geworden, dat terzijde lijkt te staan van de bestaande historiografie, en er ook weinig aan bijdraagt.

Het gros van het boek – vijf hoofdstukken, zevenhonderd bladzijden – is gewijd aan een beschrijving van de massamoorden. Het is gebaseerd op de uitstekende rapporten die de Belgische onderzoekscommissie in de jaren twintig uitgaf (en die, dit terzijde, aan een heruitgave toe zijn), alsook op regionale en locale uitgegeven studies en op selectief bronnenmateriaal. Het bronnenmateriaal lijkt niet systematisch te zijn gebruikt: zo benut het boek wel parochierapporten over het Leuvense, maar niet over de andere getroffen regio’s. De getuigenissen uit de archieven van de onderzoekscommissie zijn slordig aangeduid: datum van getuigenis noch identiteit van de getuige staan aangegeven. De referenties naar het archief van het

ministerie van Buitenlandse Zaken zijn duister. De achterflap belooft een “gedetailleerde narratieve geschiedenis”, maar deze hoofdstukken vormen eerder een collage van citaten, vermengd met een van verontwaardiging en sarcasme druipend commentaar, dat weinig aan ons begrip van deze oorlogsmisdaden bijdraagt. Omdat Jef Lipkes de Duitse archieven niet heeft geraadpleegd, lijken de binnenvallende legers bij hem monolithischer, het geweld méér een blinde kracht dan in de analyse van John Horne en Alan Kramer. Dit blijkt duidelijk als men Lipkes’ beschrijving van de massamoord van 23 augustus in *Les Rivages*, een gehucht bij Dinant, met die van Horne en Kramer vergelijkt.

Deze vijf hoofdstukken bieden een opeenvolging van gruweltaferelen (eerlijkheids-halve dient hier gezegd dat de auteur die “taferelen”-aanpak ook zelf aankondigt, op p. 17). Een systematisch onderzoek naar de timing van het geweld, de handelingsmarges van de ongewapende burgers, of naar de vraag waarom burgers in bepaalde gemeentes wél en in andere niét werden getroffen, geven deze hoofdstukken niet. Dat kunnen ze ook niet, wegens hun blikveld: Jef Lipkes behandelt enkel de ergst getroffen gemeentes (het Luikse, en verder Aarschot, Andenne, Tamines, Dinant en Leuven). De andere getroffen regio’s – de Ardennen, Oost- en West-Vlaanderen, Noord-Frankrijk – staan niet op Lipkes’ kaart (letterlijk; zie de kaart op p. 12). “Tweederden van de slachtoffers vielen elders,” schrijft Lipkes (p. 562), zonder te vermelden wáár dan wel; op deze mededeling volgt, geheel zonder overgang, een beschrijving van het Duitse

bombardement op het Engelse kuststadje Scarborough, en van een sabotage op New Jersey in 1916: “11 september was niet de eerste terroristische aanval op Amerikaans grondgebied”... Dit van de hak op de tak springende sensationisme draagt weinig tot ons begrip bij. Lipkes legt zijn keuze voor de meest bekende *Villes-Martyres* van 1914 nergens uit, en nuttig is deze keuze niet, want zij maakt zijn analyse tot een statische, nevenschikkende beschrijving; hij legt geen verband tussen het geweld aan de ene, de militaire opmars – en vooral de vertragingen daarin – aan de andere kant. Geen enkele dynamiek komt uit deze hoofdstukken naar voren.

Een echt stevige basis voor een uitleg van het geweld vormen deze vijf hoofdstukken dus niet. Toch waagt Jef Lipkes zich, in het daaropvolgende hoofdstuk *Explanations*, aan een eigen theorie. Lipkes’ theorie verwerpt het breed aanvaarde *franc-tireur*-perspectief, dat de massamoorden op burgers verbindt met een in het Duitse leger heersende paranoïde vrees voor burger-sluipschutters (*francs-tireurs*). De Belgische socioloog Fernand Van Langenhove was de eerste die deze theorie naar voor bracht, nog tijdens de oorlog. Zijn briljante en onterecht vergeten studie *Comment naît un cycle de légendes. Francs-tireurs et atrocités en Belgique* (Lausanne/Parijs, 1916) heeft bij historici brede ingang gevonden (ook hier is, alweer geheel terzijde, een heruitgave aan de orde). Lipkes echter gelooft niet dat de Duitse troepen aan een dergelijke obsessie leden. Hij verkiest de these van een weloverwogen terroriseringscampagne, waarin *agents provocateurs* het excuus voor geweldsmaatregelen aanleverden.

Jef Lipkes' analyse voldoet echter op twee punten niet. Ten eerste stelt hij de bestaande historiografie verkeerd voor. Dat pure paniek onder de troepen niet volstaat als uitleg voor de wreedheden tegen burgers, is zeker juist, maar het is ook al eerder gezegd. Niemand twijfelt eraan dat pure paranoia geen voldoende verklaring vormt voor de vele rituele "straf"-maatregelen, zoals het bizarre "tribunaal" op de *Place des Tilleuls* in het stadje Andenne, waar de bijeengedreven mannen systematisch werden gedecimeerd. Paniek kon zeer wel worden gevolgd door wraakacties in koelen bloede. De *franc-tireur*-illusie wortelde trouwens zelf al in een wraakzuchtig wereldbeeld. Weerstand tegen de Duitse opmars vanwege een verachtelijk land als België gold als wezenlijk illegaal, als een soort brigandage; de Duitse opmars was in die optiek een strijd tegen inferieuren, waarin waarschuwend wreedheden waren geoorloofd. Kortom, het *franc-tireur*- en het terroriserings-perspectief sluiten elkaar niet wederzijds uit. Ten tweede biedt Lipkes geen enkel bewijs voor zijn *agent-provocateur*-campagne. Noch legt hij uit welke vorm die campagne dan zou hebben gehad. Ging het om een vooraf gemaakte keuze van doelwitten in het te veroveren land? Of om een reeks van geïmproviseerde beslissingen om angst te zaaien in een pas ingenomen gemeente? Waarom brak in sommige gemeentes wél geweld uit en in andere niet? De schrijver werpt op geen van deze vragen licht. Het blijft bij onheilspellende zinspelingen op duistere Duitse plannen; dat blijkt ook uit de tendentieuze maar nergens onderbouwde titel van het boek. In dit hoofdstuk, zoals in de rest van het boek, verdrinken Lipkes' soms terechte opmerkingen in

een zee van verwarring, afdwalingen en overdrijvingen.

Ook de twee hoofdstukken over de ontkenning van de massamoorden in Groot-Britannië, de USA en Duitsland blijven onscherp. De epiloog tenslotte bindt de strijd aan met een serie dwalingen over de Eerste Wereldoorlog die in het geheel niets met de burgermoorden van 1914 te maken hebben. Ook hier is wat Lipkes te zeggen heeft niet altijd onterecht, maar dringt de vraag zich op wat dit boek nu precies wil bereiken. *Rehearsals* lijkt inderhaast op de markt gebracht om in te haken bij een hernieuwde interesse in 14-18; een wat doortastender rol van de uitgever was hier op zijn plaats geweest.

*Sophie De Schaepdrijver*

#### **IV. Tweede Wereldoorlog / Seconde Guerre mondiale**

PAUL ARON & JOSÉ GOTOVITCH (EDS.)  
«**Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale  
en Belgique**»  
Brussels, André Versaille éditeur, 2008, xxvi + 527 p.

Let us celebrate. It is in the nature of volumes of this kind that they are essentially monuments to what has been achieved. In this case, however, it seems particularly appropriate. This dictionary, written overwhelmingly by historians who hold Belgian identity cards (and jobs), even if they would not all regard themselves as Belgian historians, stands as a monument to the energy and commitment with which since the beginning of the 1970s successive generations of contemporary

historians have analysed the history of Belgium before, during and after the Second World War. One only needs to reflect on how impossible it would have been to write this volume twenty years ago, or indeed how impossible it would still be to conceive of publishing an equivalent volume for the years of the First World War, to appreciate the historiographical achievement that underpins its assured and comprehensive tome. This is a work of impressive scholarship, which enables the reader to proceed from “*Abris antiaériens*” to “*Voyages (en Allemagne)*” in the hands of a uniformly capable team of fifty-five contributors, even if one of them inadvertently moves the date of the Belgian capitulation to 18 May 1940 (p. 295). Indeed, there is a certain air of finality to the volume: the fundamental research having been accomplished, the time has now come to communicate its findings to a broader public, to satisfy the demand for enlightenment, as the editors express it in a phrase that appears to have descended from a bygone age, felt by “*l’homme cultivé*”.

This is therefore a volume written by professionals, but not primarily intended for them. It serves less as an exploration of work to be done, than as a statement of what we now know. And that of course is a great deal. The conception of the volume, as well as the tone of its contributions, mirrors very closely the dominant themes of the historiography of recent decades. Thus, it is a volume which contains more victims than heroes, more suffering than celebration and more bureaucracies than individuals. The tone is indeed sombre, at times almost unbearably so. Entries on crimes, persecution, oppression,

punishment and destruction predominate, and it feels almost illicit to turn, after reading entries on Genocide, the *Gestapo* and Pillage, to one on Sport (from which one learns that Lierse won the Belgian football championship in 1941). Such relief is, however, short-lived. Aron and Gotovitch’s *homme cultivé* will find his reading dominated by subjects such as the New Order, Deportation, Obligatory Labour and the Jewish Question, which leave no doubt as to the implacable suffering caused by the Occupation. Nor will he be allowed to think that this was overwhelmingly the work of the Germans. Belgian complicity and collaboration with the Nazi occupier features prominently, especially through the series of accomplished articles, mainly written by Bruno De Wever, on forms of Flemish Nationalist collaboration. There are in contrast some excellent articles on Resistance, notably a synthetic overview by Fabrice Maerten which skilfully summarises the themes of recent research, but their tone is consciously muted. Resistance, we are repeatedly told, was the work of minorities and operated within rather than outside the broader textures of Belgian society. Even the Information Networks, probably the most remarkable achievement of the Resistance groups, are approached in the article by Emmanuel Debruyne in a consciously downbeat manner, which emphasises the successes of the German police in dismantling many of the networks. Thus, if one can easily imagine a figure such as Henri Bernard deploring the absence in this volume of the achievements and spirit of the Belgian people, that serves merely to demonstrate how far the historiography of recent decades has taken us beyond the

patriotic discourses, but also the ways of thinking, of the past.

It is sometimes only by invoking a figure such as Bernard that one can appreciate the extent of the change encapsulated in the sombre colours and emphasis on institutions and collective experiences evident throughout the dictionary. Perhaps most striking is the almost complete absence of individuals. Citing not unreasonably the achievements of the new National Biography, the editors have chosen to exclude any biographical entries. *L'homme cultivé* will therefore search in vain for entries on figures such as Spaak and Pierlot, or indeed Degrelle and Elias (though he will find them in the Index). The decision is understandable, but the results are sometimes unfortunate, especially as political leaders such as Spaak and Pierlot, as well as less visible figures such as Walter Ganshof van der Meersch, the Baron De Launoit or André De Staercke have been in recent years among the most fertile areas of research. Most remarkable, however, is the treatment of Leopold III. Even if he is accorded, albeit under the impersonal title of "*Roi*", the only biographical entry, the article (written by José Gotovitch) is among the least satisfying in the volume. It is almost perfunctory in tone, and explains little of the King's complex manoeuvrings under the Occupation. If this is a volume largely without actors, it is also one in which political forces play a somewhat secondary role. There are entries on all of the major political parties, including an excellent one by Marc D'Hoore which explains the somewhat neglected history of the Liberal Party; but politics emerges more as a consequence or by-product of other

larger forces. This is perhaps above all the consequence of the emphasis placed in recent decades on the war and the German Occupation as *crisis*. The editors echo this theme strongly in their Introduction, presenting the war, in terms which will be strongly familiar to all historians of twentieth-century Belgium, as "*un moment de crise*", when all of the political, economic and ideological dimensions of a society, hidden from view in more normal times, came to the fore. From this perspective, what matters are less origins and narrative, than the dimensions and consequences of the crisis. Consequently, the volume tries to avoid focusing on events, especially those involving battles, and is less concerned with beginnings than with ends. Thus, apart from a marvellously opinionated article by Francis Balace on the shortcomings of the Belgian armed forces, there is relatively little in the dictionary on the phoney war of 1939-40, but several substantial articles, including one by Gotovitch on the Royal Question, which extend their reach substantially beyond the end of the war.

Where, however, the volume undoubtedly offers a new dimension is in the prominence it accords to culture, and more especially to artistic and literary culture. This can be surprising. The historian perusing the letter C will encounter sadly familiar subjects such as "*Camps de concentration*", "*Collaboration*". "*Commissariat aux Prix et Salaires*" and "*Congo Belge*" but also less familiar ones such as "*Caricature*", "*Censure*", "*Cinéma*" and, indeed, "*Cuisine*". This emphasis, which no doubt reflects the editorial influence of Paul Aron, has many benefits, not least of which is the way in which the editors' *homme cultivé* can

choose to jump from one cultural entry to another, rather like stepping stones across the murky waters of suffering and exploitation, and thereby read a cultural history of the war years which does not exist in any other volume. This comes, however, at the cost of raising the unavoidable issue of balance. The articles on museums, opera, crime novels, photography, literary prizes and music halls, as well as in a rather different key the one on psychiatric institutions, stand out as examples of the wealth of subjects which remain to be explored. But they also demonstrate the impossibility of capturing in any volume the multi-dimensionality of the experience of the war years. Why literary translations and not accountancy? Why theatre and fashion but not fishing and monasteries? Why youth but not the elderly? And why no entries on particular cities or regions?

What such questions of course demonstrate is that, notwithstanding the trappings of professional rigour and sober presentation, any volume of this kind is based on a pyramid of choices. The decision to remain within the formal structures of an alphabetical presentation serves, however, to render these choices more implicit than explicit. The accidents of the alphabet create some arresting juxtapositions: “*Folklore*” and “*Forces belges en Grande-Bretagne*”, and somewhat inevitably “*Rexisme*” and “*Roi*” (followed by the less predictable “*Roman policier*”). But they also disguise the organising principles that lie at the heart of the volume. Many of the most substantial entries in this volume are, in truth, more essays than dictionary entries. Thus, to cite only a few of the more notable examples, those on

the German and Belgian administration by Benoît Majerus, Nico Wouters and Bénédicte Rochet, by Fabrice Maerten on Resistance, by Dirk Luyten on economic themes or on daily life by Jacques Wynants, form the central analytical rocks of the volume. Each, one senses, points towards what could have been a thematic rather than alphabetical presentation, in which the major axes of the volume (German occupation, state structures, socio-economic change, persecution, resistance and culture) could have become distinct sections of the dictionary.

In the end, however, the common purpose that unites the dictionary is less one of theme than that of an individual. This volume is, the substantial contribution of Paul Aron notwithstanding, *la brique Goto*. José Gotovitch is the author of sixteen of the entries, ranging from Free Masonry to Torture, but including some of the most substantial. In truth, however, his intellectual preoccupations, energy and influence are apparent throughout the volume. Not only are many of the contributors his former students and colleagues, but what one might describe as his way of seeing the war provides the central organising principle. In the beginning, of course, was *L'an 40*, co-written by Gotovitch with Jules Gérard-Libois and which had an enormous impact when it was originally published in 1971. In some respects, the strengths of this dictionary are the same as those of *L'an 40*: the same lack of indulgence for those in positions of authority, the same wish to go beyond events to penetrate what one might term a politico-structural history of the war. But the dictionary also demonstrates how dramatically Gotovitch's field of



vision has expanded over the intervening decades to encompass themes such as gender, daily experience, exile and the post-war years. If, as a consequence, the dictionary lacks something of the focus of *L'an 40*, it also demonstrates triumphantly how formative and fertile has been his influence on the way we perceive the Second World War in Belgium.

*Martin Conway*

FLORE PLISNIER

**«Ils ont pris les armes pour Hitler. La collaboration armée en Belgique francophone 1940-1944»**  
Bruxelles, Éditions Luc Pire/CEGES, 2008, 208 p.

Le titre volontairement ‘accrocheur’ de cet ouvrage est renforcé par le bandeau imposé par l’éditeur et qui laisse présager un ‘scoop’ historique<sup>5</sup>. L’affirmation péremptoire du préfacier Fabrice Maerten selon laquelle il peut “paraître étonnant que jamais jusqu’à ce jour, une étude scientifique n’ait été consacrée aux diverses facettes de la collaboration armée en Belgique francophone” fait, nous semble-t-il, bon marché des nombreux travaux d’Eddy De Bruyne traitant tant de la collaboration policière avec l’occupant que des combattants de la Légion Wallonie et de ses succédanés, recherches reposant sur vingt ans de dépouillement des archives de l’Auditorat. Pourquoi ne pas évoquer non plus les innombrables mémoires de fin d’études défendus dans nos universités, dont certains ont été publiés ? L’auteur a d’ailleurs l’honnêteté, moins fréquente

qu’on ne le penserait, de les recenser dans sa bibliographie.

Rendons à Flore Plisnier le mérite d’avoir voulu, en un volume, ‘tout’ couvrir, des combattants du front de l’Est aux *V-Männer* des polices allemandes en passant par la Garde wallonne, le *NSKK* et les diverses milices mises sur pied par le Parti rexiste. Cela permettra au lecteur ‘pressé’ d’avoir une idée des facettes et articulations multiples du phénomène. Mais abondance de biens nuit, pour ne pas rappeler le proverbe qui veut que ‘qui trop embrasse mal étirent’. Le livre est à l’origine un ouvrage de commande, rédigé à la demande de Marcel Franckson, président de la fraternelle du service Hotton. Flore Plisnier a donc eu la tâche combien difficile d’étendre à toute la partie francophone du pays ce qu’elle a retiré de son mémoire de licence défendu en 2002 à l’ULB, une étude vraiment scientifique, elle, dans sa démarche heuristique et son analyse, *Le rexisme et l’ordre nouveau dans la région de Charleroi de 1933 à 1944*.

C’est là que le bât blesse. Les sources judiciaires de l’époque de la répression qu’elle a minutieusement dépouillées dans le cadre de son mémoire (affaires bande Laitat, bande Cheron, bande Duquesne, bande Jayé) sont toutes relatives au seul Pays noir mais restent les seules sources originales de son livre qui ambitionne de traiter de toute la Belgique francophone. Elles lui permettent d’élaborer une série de graphiques sociologiques.

<sup>5</sup> L’ouvrage est aussi paru en néerlandais sous le titre *Tē wapen voor Hitler. Gewapende collaboratie in Franstalig België 1940-1944*, Anvers/Amsterdam, Meulenhoff/Manteau/SOMA, 2008, 181 p.

Première remarque : qu'est-ce que la Belgique francophone ? Est-elle celle des comptages minutieux de John Gilissen, à savoir basée sur le découpage judiciaire : quatre provinces et l'arrondissement judiciaire de Nivelles ? Les collaborateurs bruxellois sont-ils, comme les habitants de la région de Bruxelles d'alors, à plus de 80 % francophones ou forment-ils, comme chez Gilissen, une catégorie à part, insécable ? Ne pourrait-on se baser sur la langue choisie par un accusé/inculpé pour la procédure ? Mais il faudrait alors se livrer à d'épuisants, et au fond inutiles, dépouillements des archives de l'Auditorat. D'autre part, on ignore combien d'habitants *francophones* des Flandres auraient succombé aux sirènes de la collaboration. Si ce milieu particulier des francophones des Flandres est dans sa quasi totalité hostile à la politique VNV et bascule par belgicisme virulent dans les rangs de la Résistance à Gand, Bruges, Anvers, Hasselt, nous connaissons divers cas inverses, notamment quelques aristocrates égarés au sein de la Légion Wallonie.

Deuxième remarque plus fondamentale. De son mémoire de licence et de ses dépouillements, Flore Plisnier choisit d'insister, avec force et de façon récurrente, sur la présence dans la collaboration armée en Belgique francophone d'un important contingent issu du *lumpen-prolétariat* hennuyer, d'origine parfois marxiste. Ces effectifs sont en effet, selon l'auteur, présents tant dans les rangs de la Légion que, de façon beaucoup plus tragique pour leurs concitoyens, dans les milices rexistes d'auto-défense puis de repréailles, très 'anti-establishment' et anti-nantis, comme la sanglante affaire

de Courcelles du 18 août 1944 le montre bien. L'auteur ne cesse d'expliquer le phénomène par la misère ambiante et les difficultés du ravitaillement dans les grandes villes industrielles. Soit. Mais elle néglige cependant l'existence, dès 1936, d'un phénomène de 'rexisme prolétarien' propre à Charleroi et à la région du Centre et que nous avons fait remarquer dans nos articles sur les élections communales de 1938 et l'aide belge à Franco. Fabrice Maerten fait lui aussi remarquer dans sa préface : "Si l'escalade de la violence, en particulier dans les bassins industriels hennuyers, est bien rendue, certaines hypothèses, telles le lien entre cette profonde bipolarisation et la détresse sociale, mériteraient d'être confortées. En outre, comment expliquer une situation apparemment moins tendue à Liège, à la configuration socio-économique pourtant assez similaire ?". En partant de la situation en 1940, on occulte le terreau préexistant, dont sortent les forces latentes de la collaboration comme et surtout celles de la résistance : Liège vit beaucoup plus que le Pays noir sur ses souvenirs patriotiques de 14-18 par exemple et le rexisme 'de guerre', s'il y compte son pourcentage élevé de marginaux, de désaxés et de tueurs, reste marqué par ses origines 'bourgeoises' : les nervi qui dès 1940 blessent mortellement le bourgmestre socialiste d'Herstal sont commandés par un jeune aristocrate, issu d'une famille de gouverneurs de province, milieu très différent des laissés pour compte, style du fameux Quinif dans le Centre.

Troisième remarque. Si le style est alerte et agréable à lire, il trahit aussi des raccourcis et imprécisions chronologiques assez saisissants : "De plus, dans la partie

francophone du pays, l'extension de la violence à la campagne est plus marquée à partir de l'été 1943 (...) Face à cette violence, la réaction de l'occupant ne se fait pas attendre. Le 7 décembre 1941, le décret *Nacht und Nebel* est promulgué" (p. 77), "Léon Degrelle qui prend la tête de la Légion Wallonie en août 1941" (*sic*, p. 81). Recrutement de 300 rexistes pour le NSKK en 1941 (p. 58) cité de seconde main d'après l'ouvrage bien connu de Martin Conway, alors que le rapport rédigé à l'époque par la *Militärverwaltung* insistait sur le fait qu'il y avait "peu de rexistes" parmi eux. Le sinistre Pirmolin n'a pas été incarcéré pendant plus de deux mois par les Allemands pour ses brutalités lors des interrogatoires (p. 119) mais pour l'affaire Horrent-Boinem. Le commandant de la gendarmerie du district de Tournai, Marcel Furnemont (p. 86), qui en 1939-40 était responsable du contre-espionnage belge dans la zone frontière a plus été condamné pour avoir 'parlé' lors de sa détention par l'ennemi à Aix-la-Chapelle et mis ainsi en danger ses propres hommes et ses supérieurs du SCI que pour ses activités gendarmesques dans le Tournaisis. Du danger de citer de seconde main, en l'occurrence Fabrice Maerten, au lieu de se reporter aux sources d'archives. Les escadrons de 'nouveaux gendarmes', affectés par le commandement du corps à la lutte contre le marché noir pour mieux les isoler, s'appellent dans la partie francophone, non pas Escadrons S (comme *smokkel*) (p.67) mais Escadrons F (comme *fraude*). L'erreur vient de la traduction fautive du livre de W. Van Geet sur la gendarmerie. Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples de ces approximations.

Quatrième remarque. L'auteur a eu le mérite de dépouiller aux archives du Musée royal de l'armée le fonds Rhodius, composé de demandes de grâce adressées au Comité consultatif des prisons. Mais peut-on s'y fier pour définir les motivations idéologiques des porteurs d'armes ? Le principe élémentaire de critique historique (si la source pêche par exagération ou omission, pourquoi le fait-elle ?) aurait dû s'appliquer. Sachant bien par leurs avocats que Georges Rhodius, ancien cadre de la Légion nationale, major de la Résistance pour le MNR/NKB et propagandiste léopoldiste hyperactif pendant la Question royale est un anticommuniste virulent doublé d'un belgiciste à tous crins, n'était-il pas tentant pour les incarcérés d'insister lourdement sur l'antibolchevisme comme ressort primordial, voire unique, de leur engagement ?

Enfin, il est un peu léger (p. 90) de réduire les recrutements opérés dans les *Stalags* et *Oflags* au fait "qu'animés par le même idéal soldatesque, ils voulaient continuer à être militaires" en s'appuyant sur une déclaration de l'ancien légionnaire Jacky Leroy à feu Maurice De Wilde et en ignorant le travail d'Eddy De Bruyne *Le recrutement dans les Stalags et Oflags en faveur de la Légion Wallonie* (1998) qui montre que sur 192 prisonniers de guerre recrutés en 1942, 34 s'étaient immédiatement évanouis dans la nature, leur enrôlement n'ayant eu pour but que de franchir les barbelés. Parfois aussi, on reste un peu sur sa faim. Pourquoi inclure le cas de J.B. Guyot, cet officier de réserve libéré pour infiltrer la résistance militaire pour le compte de l'*Abwehr*, si ce n'est parce que le groupe Hotton, *sponsor* de l'étude, y a consacré

de nombreuses pages dans son propre historique ? Guyot n'a jamais 'porté' d'armes, si ce n'est au sein de la Résistance et ne sera complètement démasqué que bien après la Libération qui le vit plastronner à la tête du comité directeur de la résistance namuroise.

Si le livre de Flore Plisnier s'était intitulé *La collaboration au Pays noir*, nous le couvririons de louanges méritées, car il fournit à l'historien de bonnes données chiffrées et des interprétations sociologiques (parfois plus légères). Mais voulant couvrir 'tout' et 'tous', réaliser en un temps record l'enquête sur les autres régions, l'auteur a été contrainte d'utiliser de seconde main les travaux déjà publiés d'autres historiens plutôt que de recourir à des sources inédites. Elle nous livre un pâté d'alouettes et de cheval dans lequel les autres régions francophones ne sont qu'alouettes et garnitures. En somme, elle enfonce la porte ouverte du "il y a eu des collaborateurs francophones", thème que la longue liste des travaux consultés montre largement exploré déjà. En agissant de la sorte, elle tombe, peut-être à son corps défendant, dans ce qui n'est plus qu'argument de *marketing* livresque dans une Belgique en crise, argument qui lui offre en outre le bonheur rare d'une publication simultanée en néerlandais et d'un large écho médiatique... L'enfer, on le sait bien, 'c'est les autres', même s'il est pavé de bonnes intentions.

*Francis Balace*

ROGER RUTTEN

**«Wit & zwart. Verzet en collaboratie in een Vlaams dorp»**

Berchem, Epo, 2008, 365 p.

Het is intussen toch al enkele decennia dat de geschiedschrijving over de Tweede Wereldoorlog in België een tendens tot verwetenschappelijking doormaakt. Met name de lokale historiografie heeft al lang de oude wit-zwart en goed-fout dichotomie verlaten en heeft fenomenen als verzet en collaboratie in een bredere maatschappelijke context en een langetermijnperspectief geplaatst. Niettegenstaande de herinnering aan uitgesproken houdingen zoals verzet en collaboratie nog altijd een dominante plaats inneemt binnen de collectieve beeldvorming over de oorlog, is toch geleidelijk aan het bewustzijn doorgedrongen dat het hier engagementen betrof van een minderheid van de bevolking die noch in de tijd noch in de ruimte geïsoleerd mogen worden. Zo werden het beter te situeren en te begrijpen elementen binnen een als meerduidig ervaren periode. Het taai beeld van een eenduidig beleefde bezetting gedomineerd door een scherpe tegenstelling tussen samenwerking en tegenwerking, maakte op die manier plaats voor een meer genuanceerde en minder moreel beladen visie. Een dergelijke pluriforme invalshoek moet niet noodzakelijk een 'kleuriger' plaatje van de bezetting opleveren maar wel een beeld dat, afhankelijk van de plaats, het tijdstip en de sociale groepen die in het onderzoek betrokken worden, plaats biedt aan een 'veelheid' aan oorlogsbelevingen.

*De Inleiding tot de lokale geschiedenis van de 19<sup>de</sup> en 20<sup>ste</sup> eeuw* prijst al twee opeen-

volgende edities de lokale monografie aan als een uitstekend kader om de Tweede Wereldoorlog op een dergelijke globale manier te benaderen, al moet er meteen op gewezen worden dat er nog altijd bitter weinig modelstudies over Belgische/Vlaamse gemeenten voorhanden zijn. Het boek *Wit & zwart. Verzet en collaboratie in een Vlaams dorp* is dat zeker niet. Auteur Roger Rutten, een gewezen hogeschooldocent en didacticus, heeft ook geen totale oorlogsgeschiedenis willen brengen. Hij koos bewust voor een confronterende beschrijving van de twee meest tot de verbeelding sprekende houdingen, verzet en collaboratie. Het decor waartegen dit zich afspeelt is zijn geboorteplaats Zonhoven, een kleine gemeente in het centrum van de provincie Limburg.

Hoewel het boek haast uitsluitend evenementen uit Zonhoven aanhaalt, wordt de naam van de gemeente niet vermeld in de ondertitel omdat Rutten zijn bevindingen wil extrapoleren naar het oorlogsverleden van eender welke Vlaamse gemeente, of zoals tijdens de persvoorstelling in april 2007 weinig bescheiden werd gesteld: “Het werk geeft vooral een impressie van hoe in het héle Vlaamse land tussen 1940 en 1945 dorpingen, stedelingen, gemeentenaren tegenover de Duitsers en mekaar stonden, hoe ze met elkaar omgingen, welke conflicten daaruit voortsporen en wat daarvan de gevolgen waren”<sup>6</sup>. Een dergelijke vlakke voorstelling staat nu net haaks op de realiteit van een rijk geschakeerd, meerduidig oorlogsverleden. Hoe zou

Zonhoven, een plattelandsgemeente met amper 6.500 inwoners (in 1940), nu overigens als voorbeeld kunnen dienen voor de rest van Vlaanderen? Daarenboven kom je als lezer haast niets te weten over het vooroorlogse Zonhoven. Het eerste deel valt meteen met de deur in huis bij 10 mei 1940, zonder voorafgaandelijke sociaal-economische schets van de gemeente aan de vooravond van de inval. Je komt zelfs niet te weten met welke politieke constellatie de gemeente de bezetting binnentrad.

De opbouw van *Wit & zwart* is van die aard dat het volledig de gepolariseerde beeldvorming van de oorlog ondersteunt. Deel één (*Hoe de bezetting tot verzet leidde*) haalt enkele heel specifiek aan de bezetter en de bezettingsperiode gerelateerde elementen aan die bekend staan als verklarende factoren voor verzet: Duitse vrijheidsbeperkende verordeningen, de gebrekkige voedseldistributie en de verplichte tewerkstelling. Op zich biedt dit een uitstekende invalshoek om de vele gevoeligheden bloot te leggen die aan de basis van een verzetshouding lagen, ware het niet dat ze in even belangrijke mate moet aangevuld worden met niet direct aan de bezetting gerelateerde factoren zoals ideologische motieven (waarvan de auteur enkel het patriotisme noemt), functionaliteit (de mate waarin kandidaten in een verzetsorganisatie betrokken geraakten vanuit de ‘bruikbaarheid’ van hun profiel), relationele netwerken en persoonlijkheidskenmerken. Deze bijkomende verklaringsgronden zag de auteur over het hoofd, net zoals ook

<sup>6</sup> www.rogerrutten.com [augustus 2008].

verduidelijkingen over de collaboratie of over de vele facetten van het vooroorlogse dagelijkse leven die zich in oorlogstijd gewoon doorzetten en die kunnen verklaren waarom er nu net bij velen niet aan verzet gedacht werd.

Een uitvoerig hoofdstuk wordt binnen dit eerste deel besteed aan het tijdelijke verblijf in Zonhoven van 111 (op andere plaatsen in het boek 110) ‘verplichte uitwijkelingen’. Het ging hoofdzakelijk om Joodse migranten uit Antwerpen die door de Commissie van Openbare Onderstand werden ondergebracht in leegstaande particuliere woningen. In april en juli 1941 mochten 78 van hen nog even naar huis terugkeren. De uiteindelijke lotsbestemming van de Zonhovense Joden kon niet volledig achterhaald worden, behalve dan dat 47 onder hen overleden na deportatie. Dit hoofdstuk over het gedwongen verblijf van Joodse vluchtelingen in de gemeente had eigenlijk op een andere plaats in het boek moeten staan. Het is weinig functioneel binnen een opsomming van een reeks Duitse maatregelen die reële wrevel bij de plaatselijke bevolking heeft teweeggebracht. Onafgezien van vier Joodse kinderen die bij moedige Zonhovense burgers een clandestien onderduikadres vonden, bracht het hele gebeuren maar weinig behulpzaamheid met zich mee.

Het tweede deel, het eigenlijke corpus van het boek, handelt hoofdzakelijk over het Zonhovense verzet. Als “oerbron” (p. 147) voor dat verzet haalt de auteur terecht het Belgisch patriottisme aan, maar daar houdt zijn verklaringkader ook op. Hij

onderscheidt in grote lijnen twee lokale ‘verzetsclusters’ die hij verder nergens verduidelijkt: langs de ene kant het links-burgerlijke Onafhankelijkheidsfront, langs de andere kant het door militairen gedomineerde Geheim Leger. Om het lokale verzet beter te kunnen begrijpen hadden deze twee grote organisaties eigenlijk kort geduid moeten worden, zeker wanneer op een breed lezerspubliek gemikt wordt. In plaats van de plaatselijke ontwikkelingen in Zonhoven systematisch af te wegen tegen de nationale tendensen, krijgen we enkel op zichzelf staande anekdotes geserveerd. Dat de auteur bovendien niet vertrouwd is met de verzetsliteratuur blijkt ook uit de systematische verwarring van het Onafhankelijkheidsfront met de pas in februari 1944 opgerichte Patriottische Milities en enkele kemels zoals “het Légion Nationale, het latere Geheim Leger” (p. 164) en “de groep G van het Geheim Leger” (p. 190).

Gebrek aan contextualisering is dus de grootste tekortkoming in dit boek. Het is nochtans niet zo dat er geen plaats voor kon worden uitgetrokken want al bij al had het verzet in Zonhoven een bescheiden omvang, toch als we afgaan op de concrete activiteitsgraad. De verzetsacties die de revue passeren zijn van een anekdotisch niveau en ook niet altijd even relevant. Zo wordt bv. in het hoofdstuk over sabotageacties uitgebreid ingegaan op de voor de Groep G gearacheteerde meestersaboteur Leon Engelen (o.a. betrokken in de spectaculaire *Grande Coupure*). Engelen, enkel met Zonhoven verbonden door zijn afkomst, hoeft hier geen plaats want zijn verzets(net)werk situeerde zich helemaal elders. Een andere grove tekortkoming in dit verband is ook

de onvolledige beschrijving van de ‘greep naar de macht’ van de lokale Nieuwe Orde. De lezer heeft al te lang op zijn honger gezeten wanneer hij pas op pagina 232 te weten komt dat Zonhoven al voor de oorlog een VNV-burcht was. Welke politieke familie(s) dat VNV nu tijdens de bezetting precies verving, wordt -zoals eerder aangehaald- niet ter sprake gebracht. De VNV-infiltratie wordt op die manier wel heel onvolledig belicht. Dezelfde opmerking geldt overigens ook voor het laatste hoofdstuk waarin de auteur de al even onvergeeflijke tekortkoming begaat door het naoorlogse herstel van de democratische instellingen en de installatie van een nieuw gemeentebestuur onbesproken te laten.

In hoofdstuk 8 (*De strijd tegen de ‘zwarte weerspanningheid’*) wordt een climax bereikt in de beschrijving van de spanningen tussen plaatselijke Nieuwe Orde-elementen en het verzet, met als hoogtepunt de moord op politieagent Leon Loos in oktober 1943 door een partizaan uit het nabije Diepenbeek. Verklaringen voor het toenemend aantal geweldplegingen, waarvan in Limburg de intensiteit toch afwijkt van deze in de rest van Vlaanderen, moeten we in dit boek niet zoeken. De inhoud blijft daarvoor te zeer steken op een fragmentarisch-beschrijvend niveau.

Hoewel Rutten onderstreept “geen schandaalkroniek” te willen brengen (p. 293), doet hij toch ijverig zijn best om het plaatselijke oorlogsgebeuren in haar meest gepolariseerde gedaante naar voor te brengen, met onderwerpen als de liquidatie van collaborateurs, de reactie hierop (de antiterreur), het stuk

‘SD en verraad’ (correcter ware geweest Sipo-SD, de Duitse politiedienst die een belangrijk aandeel had in de vervolging van het verzet en waarover de auteur zich enkel in ongenueanceerde termen als “maffiapraktijken, geweldenaars en ordinaire boeven” uitspreekt) en vele smeuijge details over diverse aspecten van de straatrepressie. Met betrekking tot dit laatste lezen we een *in extenso* weergegeven maar opnieuw onvoldoende gecontextualiseerde passage uit de memoires van gemeentesecretaris Jaenen, een mooi ego-document van een lokale gezagsdrager die in de septemberdagen van 1944 moeilijkheden krijgt met het verzet maar uiteindelijk door het militair gerecht buiten vervolging wordt gesteld.

Het boek eindigt met een stuk over de in mineur eindigende verzetsfinale, gekenmerkt door interne rivaliteit en de opkomst van ontspoorde verzetsgroepen en bendes (o.a. de beruchte ‘Bende van de Dameskous’) als gevolg van een toenemende normvervaging sinds de tweede helft van de bezetting. De aandacht die aan deze interessante problematiek wordt besteed is echter te gering om er nieuwe elementen in terug te vinden. Misschien had de auteur wat meer kunnen doen met het gerechtelijk dossier tegen de Bende, waarvan het onduidelijk blijft of hij deze nu al dan niet consulteerde. Hoewel de auteur duidelijk heel uiteenlopende bronnen heeft geraadpleegd (inclusief interviews met betrokkenen en hun familieleden), hadden de bibliografie en de voetnoten explicieter en vollediger mogen zijn. Zo ontbreken alle mogelijke verwijzingen naar geconsulteerde naoorlogse strafdossiers.

De auteur laat niet na om op sommige plaatsen een persoonlijk moreel oordeel te geven, al blijft hij daar meestal vrij sereen bij. Het overigens in een vlotte en heldere stijl geschreven boek heeft geen wetenschappelijke pretenties maar kwam tot stand vanuit een duidelijk geformuleerd engagement: “Hier dus mijn monument voor de helden”. Met de helden wordt het verzet bedoeld, en net dit standpunt leidde ertoe dat het Zonhovense college geen subsidie aan *Wit & zwart* wou toekennen wegens ‘te delicaat’.

Wie met de Belgische bezettingsgeschiedenis enigszins vertrouwd is, kan er zich toch stilaan beginnen over verbazen dat bijna 70 jaar na de gebeurtenissen een lokale oorlogsgeschiedenis nog op zoveel zere tenen kan trappen. Nu de betrokken generatie wegvalt en de wetenschappelijke consensus over het oorlogsverleden groeit, zou je geen inleiding meer verwachten die opent met “Een boek schrijven over de Tweede Wereldoorlog in je dorp, is om problemen vragen”. Maar zoals gezegd heeft het geëngageerde uitgangspunt van de auteur hier veel mee te maken. Misschien had een wetenschappelijker werk zonder ‘helden’ een betere kans gemaakt. Dit leidt naar de essentiële tekortkoming van het boek: inhoudelijk te arm en anekdotisch en te weinig contextualiserend om het als voorbeeld te stellen voor het oorlogsverleden van de gemiddelde Vlaamse gemeente in oorlogstijd en methodologisch een grote sprong terug in de tijd naar een aanpak die de wetenschappelijke geschiedschrijving al zo lang als voorbijgestreefd heeft beschouwd. Het gevaar is reëel dat de lezer een onverantwoord en onvolledig beeld overhoudt aan een lokale gemeenschap

in oorlogstijd die volledig overschaduwd leek door een strijd tussen verzet en collaboratie, een hopeloos ouderwets beeld van een bezetting gedomineerd door slechts twee kleuren: wit & zwart.

*Jan Laplasse*

LIEVEN SAERENS  
**«De Jodenjagers van de Vlaamse SS.  
Gewone Vlamingen ?»**  
Tielt, Lannoo, 2007, 301 p.

Poursuivant inlassablement son travail de recherche sur la persécution de la population juive de notre pays, Lieven Saerens nous apporte avec *De Jodenjagers van de Vlaamse SS* un nouvel éclairage sur la période de l’occupation nazie. Dans cet ouvrage, l’historien pose son regard sur ces SS flamands qui se sont ‘illustrés’ dans la traque des Juifs aux heures les plus sombres de la guerre. En suivant ces “chasseurs de Juifs”, nous découvrons l’horreur de l’entreprise nazie au quotidien. Dans la flopée de travaux relatifs à l’histoire de l’extermination des Juifs de Belgique publiés ces dernières années, le dernier ouvrage de Lieven Saerens a ceci de particulier qu’il comble une lacune.

Car, si on ne compte plus les études traitant de la Seconde Guerre mondiale, une période qui à l’évidence nous occupe toujours, il reste encore de nombreuses zones d’ombre à éclairer. Ainsi, nous savons peu de choses de la façon exacte dont s’est organisée la traque contre les Juifs de notre pays. Dans cette optique, l’ouvrage de Lieven Saerens contribue à une meilleure compréhension du



fonctionnement pratique du mécanisme de persécution antijuif.

Dans le sillage de ce qui se fait de plus en plus dans l'historiographie contemporaine, Lieven Saerens s'intéresse ici aux acteurs du drame, en l'occurrence aux bourreaux. En proportion de ce que lui livrent les archives, il s'attarde sur chacun d'entre eux, sans pour autant se risquer à faire une analyse psychologique de ces individus. Pour la reconstitution des faits, il s'appuie principalement sur les archives de l'Auditorat général, les enquêtes réalisées dans le cadre de l'instruction contre les inculpés après-guerre constituant une source de tout premier ordre.

Ainsi qu'il est exposé dans l'introduction, l'ouvrage a pour objectif principal d'esquisser le portrait de ces SS flamands "chasseurs de Juifs" au service de la *Sipo-SD* (la police de sécurité) et de découvrir les mobiles de leurs actions. Dans la lignée de ses travaux antérieurs, l'auteur se concentre sur le cas d'Anvers, qui présente la déplorable particularité d'être la ville du pays présentant le taux le plus élevé de déportés raciaux. Dans la première partie de l'ouvrage, Lieven Saerens s'attache à préciser le cadre historique large dans lequel se sont déroulés les événements qu'il examine ici à la loupe. Bien qu'il n'existe finalement que peu d'informations relatives au fonctionnement intrinsèque des différents services, civils et policiers, de l'appareil administratif allemand, il prend soin d'expliquer la manière dont l'occupant s'est organisé dans la pratique pour mettre en œuvre sa politique spécifique concernant la population juive du pays. Ce sont donc surtout les services attachés à la *Judenabteilung* de la *Sipo-SD*

qui font l'objet de son attention, et plus spécifiquement celui des affaires juives d'Anvers.

C'est pour ce service que vont travailler les "chasseurs de Juifs", recrutés au sein de l'*Algemene SS-Vlaanderen*, créé en septembre 1940 en contrepois à d'autres mouvements politiques d'Ordre nouveau. C'est à partir d'octobre 1942, après un terrible été de rafles et de déportations marquant une nouvelle phase dans la persécution, qu'ils font leur apparition dans les rues de la métropole flamande. Alors que les Juifs se terrent et tentent par tous les moyens d'échapper au funeste sort qui leur est réservé, ces hommes, qui se sont tous portés volontaires, engagent contre eux une traque sans merci. Maintenant que les Juifs ne répondent plus aux convocations pour la mise au travail à l'est, l'occupant se voit obligé de développer de nouvelles stratégies pour nourrir les transports vers les centres de mise à mort.

Mais Lieven Saerens nous fait opportunément remarquer que, bien avant l'entrée en scène de ces lugubres personnages, d'autres instances se sont chargées d'arrêter les "indésirables étrangers" qu'étaient les Juifs. Il s'efforce ainsi de nous rappeler la participation de la police anversoise aux rafles massives et aux arrestations individuelles d'habitants juifs et la responsabilité des différentes personnalités en charge tels le commissaire en chef Jozef De Potter, le procureur du Roi Edouard Baers et, enfin, le bourgmestre faisant fonction Léon Delwaide dans la décision de mettre les effectifs policiers municipaux à disposition de l'occupant. Des faits qui, s'ils étaient connus de beau-

coup, durent attendre le travail patient de Lieven Saerens pour être définitivement et indiscutablement établis<sup>7</sup>. D'autant plus que les polices des divers districts du Grand Anvers vont même à un certain moment opérer seules, il est vrai à l'initiative de la *Judenabteilung*. Les différentes polices s'acquittent alors si bien de leur tâche que les quotas requis sont largement dépassés. Les policiers anversois n'hésitent d'ailleurs pas à user de la violence pour mener à bien l'opération. Même de simples citoyens croient de leur devoir d'aider les agents en leur indiquant les domiciles occupés par des Juifs. Jamais aucune instance officielle de l'époque n'a estimé nécessaire de condamner de quelque façon que ce soit cette participation policière aux rafles – un fait absolument unique en Belgique.

Dans une ville où la police intervient non pour protéger une partie de sa population des plus fragilisées mais, au contraire, pour l'arrêter et la livrer à la malveillance de l'ennemi, la ferveur avec laquelle les SS se lancent dans la chasse aux Juifs n'a rien d'étonnant. D'ailleurs, ils ne sont pas seuls pour s'acquitter de cette sinistre besogne : Lieven Saerens souligne en effet le rôle capital imparti aux interprètes flamands employés par la *Judenabteilung*, qui les accompagnent dans leurs sorties afin de leur donner un caractère un tant soit peu officiel.

Ils peuvent également compter sur l'aide efficace de l'organisation antisémite radicale *Volksverwering*, fondée en 1937 par l'avocat anversois René Lambrichts. En

mars 1941 est en effet créée en son sein une Centrale antijuive, véritable laboratoire d'étude de la "question juive", qui s'emploie principalement à contrecarrer la soi-disant "influence juive" dans la société belge. Ce qui dans la pratique revient à établir soigneusement un registre des Juifs du pays, qui s'avèrera très utile aux SS dans leur traque urbaine.

C'est dans un contexte passionnel, comme celui de la guerre, que se révèlent les ressorts profonds de l'âme humaine. Et, comme le démontre l'ouvrage, les actes de violence envers les Juifs ne sont pas exclusivement le fait des hommes : des femmes participent activement au 'pogrom' anversois d'avril 1941. Certaines d'entre elles laissent libre cours à leur haine, n'hésitant pas à accompagner les "chasseurs de Juifs" dans leur traque.

Lieven Saerens étudie également plus en détail le rôle effarant joué par les firmes de déménagement dans le transport des Juifs. Signalons à titre d'illustration un courrier de la firme Arthur Pierre, qui s'emploie alors activement à transporter les Juifs arrêtés : le responsable s'y plaint des nombreux désagréments que lui causent ces transports, sans jamais pour autant remettre en cause le principe même du transfert dans des conditions pénibles d'hommes, de femmes et d'enfants vers un sinistre lieu de détention. Il est par ailleurs remarquable de constater que la plupart des firmes de déménagement qui n'ont pas de scrupules à transporter des Juifs, refusent en revanche de vider les appartements de

7 LIEVEN SAERENS, *Vreemdelingen in een Wereldstad. Een geschiedenis van Antwerpen en zijn joodse bevolking (1880-1944)*, Tielt, Lannoo, 2000, ouvrage paru en français en 2005 chez Labor sous le titre *Étrangers dans la cité. Anvers et ses Juifs (1880-1944)*.

ces mêmes déportés dans le cadre de la *Möbelaktion* ! Arthur Pierre n'hésite quant à lui jamais à accepter ce genre de travail, non sans raison puisqu'il s'avère des plus lucratifs. En revanche, ainsi que le fait observer l'auteur, il est assez difficile d'évaluer dans quelle mesure ces firmes se portent volontaires ou sont forcées de participer à ces transports particuliers. En outre, si contrainte il y a, il est peu clair de quelle autorité exactement elle est le fait. Toujours est-il que l'attitude des déménageurs reflète admirablement l'absence de compassion généralement éprouvée envers les victimes juives.

Mais c'est surtout le portrait que l'auteur fait de la vingtaine de SS flamands spécialisés dans la chasse aux Juifs d'Anvers qui ouvre une nouvelle perspective sur la persécution raciale dans notre pays. Tout comme le fit Christopher Browning pour ses "hommes ordinaires"<sup>8</sup>, Lieven Saerens tente, archives à l'appui, de nous faire pénétrer l'univers mental de ces SS flamands, "chasseurs de Juifs". Le sous-titre en forme d'interrogation, *Gewone Vlamingen ?* – dont le ton provocateur explique peut-être son absence en première de couverture – 'trahit' en quelque sorte sa source d'inspiration. Cette étude prosopographique révèle que la majorité de ces SS sont de simples employés ou des ouvriers qualifiés de tous âges. Fait particulièrement intéressant que l'auteur ne s'explique pas, on note parmi eux un nombre élevé d'artistes, musiciens et artistes-peintres. La majorité de ces personnes ont, contrairement à leurs 'collègues' des Pays-Bas, bénéficié d'un

minimum d'éducation et n'ont jamais eu de démêlés avec la justice. S'étant portés volontaires pour participer à ces actions, ces SS ne semblent pas en général agir par pur opportunisme. Nous sommes au contraire en présence d'antisémites convaincus, pour la plupart déjà actifs avant-guerre dans des mouvements radicaux d'Ordre nouveau. Leur engagement idéologique avant et pendant l'Occupation ne présente donc aucune solution de discontinuité.

Leur adhésion aux thèses antisémites est totale; elle les incite à agir sans aucune pitié pour leurs victimes. C'est pourquoi le fait que ces SS se targuent d'un code d'honneur avec des principes moraux qui leur sont propres peut paraître à tout le moins incongru aux contemporains que nous sommes. Les abus lors des arrestations et des transports ne sont pas tolérés et des sanctions sont même prises contre des contrevenants au code. Bien sûr, la notion même d'abus est sujette à interprétations et ce sont, à l'évidence, surtout les faits d'enrichissement personnel au détriment des victimes (et, par extension, de l'occupant) qui sont ici réprimés par les Allemands, jamais les actes de brutalité envers les personnes arrêtées.

Ces actes de violence relèvent bien évidemment d'une politique de haine et de destruction, qui amène ces SS à n'avoir absolument aucune compassion pour ces hommes, femmes et enfants qu'ils s'empressent d'arrêter. Ce qui conduit l'auteur à aborder la question lancinante du "qui savait quoi ?" à propos de l'extermination des Juifs. À l'appui

<sup>8</sup> CHRISTOPHER BROWNING, *Ordinary Men. Reserve Police Battalion 101 and The Final Solution in Poland*, New York, Harper Collins Publishers, 1992.

notamment de témoignages directs et indirects de SS flamands et wallons engagés sur le front de l'Est, Lieven Saerens tente de démontrer que ces affidés du national-socialisme étaient bien placés pour saisir la dynamique meurtrière dans laquelle ils étaient engagés. L'auteur nous rapporte par ailleurs que lorsqu'en 1943, August Borms, l'un des coryphées du nationalisme flamand, entreprend un voyage à travers l'Allemagne nazie et l'Europe orientale pour parler aux volontaires flamands, il fait tout naturellement halte à Auschwitz, où il est accueilli par une délégation d'*IG-Farben* ! L'historien en déduit que si, selon toute vraisemblance, Borms n'a pas visité le camp d'extermination de Birkenau qui ne se trouve qu'à quelques kilomètres de là, il n'a pas pu ignorer complètement les conditions de vie effroyables qui y règnent alors... Le fait qu'en 1941, Cyriel Verschaeve, autre idéologue de poids du mouvement nationaliste flamand de l'époque, déclare ne pas avoir d'objections contre le principe d'euthanasier des personnes handicapées mentales constitue une autre révélation étonnante du livre.

Au vu de ce qui se passe dans les autres villes du pays, la 'chasse aux Juifs' est bien organisée par les SS à Anvers. En effet, contrairement à l'*Algemene SS-Vlaanderen*, Rex ne possède pas à l'origine de service policier. C'est Victor Matthijs qui, en janvier 1943, crée le Département de sécurité et d'information, la police politique de Rex. Le DSI est constitué de plusieurs brigades, dont une, la Brigade Z, a une section juive, active principalement à Bruxelles. Remarquons qu'à l'inverse de leurs collègues anversoïis, les "chasseurs de Juifs" de Rex n'étaient pas pour la plupart politisés avant-guerre et certainement

pas actifs dans les milieux antisémites. Bien plus que du côté flamand, il s'agit essentiellement dans ce cas d'opportunistes, ayant eu d'une façon ou d'une autre maille à partir avec la justice dans le passé. Contrairement à leurs collègues anversoïis, les membres de la Brigade Z semblent être d'une efficacité plus que douteuse dans la traque des Juifs, se concentrant prioritairement sur la répression des mouvements de résistance.

À la lumière des informations rassemblées à ce jour, il est absolument impossible d'avancer un chiffre exact des victimes de ces sombres individus. Le fait est que leur apport dans l'arrestation et la déportation des Juifs de la métropole n'est pas négligeable. Selon Lieven Saerens, les causes du pourcentage élevé de déportés raciaux à Anvers par rapport à la moyenne nationale sont multiples. Il pointe notamment la docilité d'une administration locale, qui se révèle parfois franchement favorable aux mesures antijuives, l'indifférence de la toute grande majorité des Anversoïis au sort des Juifs et le fanatisme efficace des mouvements antisémites locaux. Mais ce pourcentage important de déportés s'explique également par le nombre particulièrement élevé de convoqués anversoïis pour le travail obligatoire dans le nord de la France (6 des 9 convois nationaux pour le mur de l'Atlantique partent d'Anvers). Il s'agit ici de jeunes gens et de pères de famille laissant derrière eux femmes et enfants, soit un groupe humain particulièrement fragile qui constitue une proie facile pour les prédateurs SS. En outre, les Juifs anversoïis convoqués pour l'organisation Todt compléteront les convois pour Auschwitz.

Au terme de cet ouvrage, l'auteur porte son regard sur l'après-guerre et, plus particulièrement, sur la façon dont ces SS ont été jugés pour leurs crimes. Comme ne cessent de le confirmer les études actuelles relatives à la répression des crimes de guerre dans notre pays, on ne peut que constater le manque d'intérêt de la justice belge pour les faits relatifs à la persécution raciale. Les 'chasseurs de Juifs' eurent en effet moins à craindre de la justice que les membres de la *Sipo-SD* chargés de combattre la résistance civile. Il n'y eut d'ailleurs jamais de procès collectif des membres flamands de la *Sipo-SD* d'Anvers. La plupart de ces SS 'chasseurs de Juifs' jouirent de la liberté conditionnelle dès 1951 et nombre d'entre eux récupérèrent leurs droits civiques.

Cette absence d'intérêt pour la persécution antijuive traduit, selon l'auteur, le désir de l'opinion publique de garder sous le boisseau cet épisode peu glorieux de notre histoire nationale. Ce qui, toujours selon l'auteur, témoigne d'un révoltant "manque de respect" pour les victimes et s'apparente à une véritable "complicité collective" avec leurs bourreaux. Aucun des responsables anversois en place à l'époque n'a jamais été condamné ou incriminé de quelque façon que ce soit pour la participation des services de police belges à la persécution antijuive. Bien souvent, la guerre ne constitua en rien une rupture pour ces personnes, qui purent sans problème réintégrer leurs fonctions au lendemain du conflit. Et une certaine Flandre s'efforça d'effacer de sa mémoire le rôle joué par les collaborateurs nationalistes flamands dans cet épisode de l'Occupation, allant même jusqu'à mettre en branle un véritable mouvement de banalisation de la *Shoah*.

Le lecteur averti peut déplorer quelques inexactitudes ou imprécisions, tout comme l'ordre parfois erratique de chapitres de longueur inégale, reflétant un travail rédactionnel de temps en temps hâtif. On peut avoir l'impression que le désir tout à fait justifiable de l'auteur de faire partager des informations fraîchement glanées va quelquefois à l'encontre d'une analyse plus approfondie, ce qui a pour effet de déséquilibrer par moment l'étude. Hormis les éléments neufs relatifs à la traque des Juifs, on lira donc essentiellement ici une synthèse des recherches de l'auteur dont le travail, comme celui de Maxime Steinberg, demeure à la base de l'historiographie de la *Shoah* en Belgique. Pour regrettables qu'elles soient, ces imperfections ne portent en rien atteinte à la teneur générale de l'ouvrage.

En se penchant sur les trajectoires individuelles des membres de ce groupe particulier, Lieven Saerens aborde l'histoire de la *Shoah* en Belgique sous un angle novateur, plongeant le lecteur dans la réalité de la persécution des Juifs de notre pays. On pourrait d'ailleurs s'interroger sur la tendance actuelle de l'historiographie relative à la Seconde Guerre mondiale à donner de plus en plus la prééminence au 'vécu' individuel. Si on peut en partie expliquer cette approche plus 'humaine' des faits par les réalités archivistiques, il semble toutefois exister un réel désir de 's'extraire' d'une lecture 'marxiste' de l'histoire. Le fait est que l'étude de cas individuels peut contribuer à expliquer des phénomènes historiques plus complexes et, *a fortiori*, à mieux en saisir le sens. Il en est ainsi pour notre savoir concernant l'arrestation des Juifs de notre pays. Il a fallu le travail

tout à fait admirable de deux historiens allemands, Insa Meinen et Ahlrich Meyer, et notamment leur étude biographique méthodique des victimes, pour découvrir que la toute grande majorité des Juifs déportés à partir de la Belgique le furent suite à des arrestations individuelles et non à des rafles massives<sup>9</sup>. Outre le fait que ceci bouscule nombre de théories établies, ce travail a le mérite de conférer une dimension humaine à un épisode de notre histoire dont l'ampleur tragique a eu pour effet regrettable de le déréaliser quelque peu. Tout en ne s'écartant jamais de la ligne qu'imposent les exigences scientifiques, ces études nous font vivre de l'intérieur ce qu'a pu être la persécution et nous permettent de mieux comprendre 'les stratégies de survie' désespérément mises en œuvre par les victimes face au mécanisme génocidaire.

Une fois de plus, à travers cet ouvrage, on constate à quel point l'occupant a eu besoin de forces supplétives locales pour mener à bien son programme de haine. Et, à Anvers, il a trouvé comme partenaires privilégiés des édiles et des fonctionnaires sans grandes réticences à ses desseins. Le manque de volonté des instances demeurées sur place d'aller à l'encontre de directives fondamentalement anticonstitutionnelles, doublé d'une indifférence profonde autant que généralisée envers les victimes, a eu des effets des plus désastreux pour les Juifs anversoïses. À ce tableau désolant s'ajoute l'engagement total de personnes pénétrées par l'idéologie nazie, qui se sont évertuées à mettre à exécution le

projet d'extermination mis sur pied par l'Allemagne nazie. Par cet ouvrage, rédigé dans un langage qui se veut accessible à tout un chacun, Lieven Saerens démontre que l'histoire de cette période noire est loin d'être définitivement écrite.

*Barbara Dickschen*

MAXIME STEINBERG & JOSÉ GOTOVITCH  
**«Otages de la terreur nazie. Le Bulgare Angheloff  
et son groupe de Partisans juifs. Bruxelles,  
1940-1943»**

Bruxelles, Musée juif de la déportation et de la  
résistance/ VUBPress, 2007, 114 p.

À l'heure où, à la suite du retentissant rapport rédigé sous les auspices du CEGES, la population juive de Belgique du temps de l'Occupation est surtout présentée comme une victime des nazis abandonnée à son sort par les autorités du pays, ce livre rappelle utilement que certains membres de cette communauté ont refusé de subir passivement la situation. Bien plus, l'ouvrage montre avec moult détails comment ces femmes et surtout ces hommes il est vrai relativement peu nombreux se sont peu à peu engagés dans une lutte armée sans merci.

Un des autres mérites essentiels de l'étude est selon nous d'avoir dépeint un tableau tout en nuances du monde juif, loin de l'image simplificatrice d'un groupe uni dans l'épreuve. Il faut dire que Maxime Steinberg, fidèle à l'esprit et aussi pour l'essentiel au contenu de

<sup>9</sup> INSA MEINEN & AHLRICH MEYER, "Le XXI<sup>e</sup> convoi : études biographiques (Première partie)", in *Cahiers de la mémoire contemporaine*, n° 7, 2006-2007, p. 57-109.

son œuvre maîtresse, *L'étoile et le fusil*<sup>10</sup>, débusque avec application et talent tant les reconstructions de la mémoire d'après-guerre que les déformations des sources de l'époque pour nous permettre d'approcher au plus près la réalité complexe de l'Occupation. Dans les quelque 55 pages d'une contribution qui constitue le cœur de l'ouvrage, Steinberg dévoile ainsi une minorité juive, amenée par son idéal communiste et l'enchaînement tragique des circonstances, à combattre les armes à la main des membres de la même communauté ayant, eux, choisi de tenter de survivre en servant l'occupant.

L'auteur de *L'étoile et le fusil* rend d'ailleurs le climat de violence extrême qui peu à peu enveloppe cette bonne vingtaine de Partisans juifs de manière d'autant plus poignante qu'il le fait sobrement : violence de l'action, mais aussi et surtout de la répression qui finit par décimer le groupe au printemps 1943 et provoquer la mort de plus de la moitié de l'effectif. Steinberg a évidemment raison de pointer la "terreur nazie" comme élément central d'explication de cette virulence, mais on peut tout de même s'étonner qu'il mette en exergue dans le titre et au début de l'article la notion d'otage. Cette dernière renvoie en effet dans son acception commune à l'idée de victime innocente, prise au piège, en somme le statut généralement conféré aux Juifs de l'époque, alors que justement Steinberg montre à quel point le groupe étudié défie la pesanteur de l'oppression !

Il est vrai qu'Angheloff et plusieurs de ses compagnons sont exécutés comme otages choisis, c'est-à-dire pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'ils ont fait, dans le but d'effrayer leurs camarades communistes, mais cette donnée historique ne paraît pas centrale dans le développement du texte.

Ce qui l'est par contre, en dehors de la lutte pour la survie d'une communauté persécutée, c'est l'idéologie communiste qui motive l'engagement spécifique de cette petite minorité juive. Aussi l'analyse introductive du grand spécialiste belge du communisme de guerre, José Gotovitch, consacrée à la stratégie terroriste du Parti communiste belge, est-elle particulièrement bienvenue. Évidemment, certains regretteront peut-être que l'ancien directeur du CEGES n'ait pas cherché à renouveler en profondeur la réflexion qu'il avait menée il y a désormais plus de 15 ans dans *Du rouge au tricolore*<sup>11</sup>, mais cela était-il vraiment nécessaire dans la mesure où la démonstration parfaitement adaptée à cet ouvrage conserve toute sa puissance d'interprétation ?

Avec le sens des nuances qui lui est familier, Gotovitch explique ainsi comment, en fonction des contingences extérieures et intérieures, le Parti communiste est amené, au fil de différentes étapes, à passer d'une attitude non violente à un combat implacable contre l'occupant et les collaborateurs. Reflet d'une interrogation

10 MAXIME STEINBERG, *L'étoile et le fusil*, Bruxelles, 4 vol., 1983-1986. L'auteur avait déjà traité de façon succincte du sujet de cet ouvrage dans le dernier volume de la série, *La traque des Juifs 1942-1944*, t. 2, Bruxelles, 1986, p. 36-61.

11 Cf. en particulier *Du rouge au tricolore. Les communistes belges de 1939 à 1944. Un aspect de l'histoire de la Résistance en Belgique*, Bruxelles, 1992, p. 155-194.

posée par l'ouverture des archives soviétiques, l'auteur creuse semble-t-il encore plus qu'au début des années 90 la question de l'autonomie par rapport au Kremlin. Ses arguments en faveur d'une large liberté tactique par-delà la stratégie imposée par Moscou paraissent probants, même s'il manque sans doute un élément décisif – par exemple, un document allant dans ce sens émanant de l'Internationale communiste – pour convaincre les plus sceptiques.

Ceci dit, malgré ses grandes qualités, l'ouvrage nous laisse quelque peu sur notre faim vis-à-vis d'une série d'interrogations. D'abord, il peut paraître étrange que dans une étude consacrée au Bulgare Angheloff, on en apprenne finalement si peu sur lui. S'il est possible de comprendre qu'étant donné les règles de la clandestinité ainsi que son décès et celui de ses proches au corps mobile de Bruxelles au temps de l'Occupation, peu de traces aient pu être retrouvées de son activité à la tête du groupe des Partisans juifs, il est plus étonnant d'en apprendre si peu sur sa vie antérieure.

Cette dernière remarque vaut pour l'ensemble des combattants juifs du corps mobile des Partisans de Bruxelles. Or, ce parcours prosopographique remontant plus profondément aux racines de l'engagement des membres du groupe aurait permis de mieux comprendre leur situation et surtout leurs motivations. À défaut de tracés individuels souvent difficiles à repérer, il n'aurait en tout cas pas été inutile de dresser un tableau d'ensemble de cette immigration juive dans les années 30, et en particulier des filières d'intégration au sein de la Main-d'œuvre immigrée,

l'organisation chargée de rassembler les étrangers au Parti communiste. La question est peut-être plus délicate en aval, mais on aurait tout de même aimé disposer d'une réflexion plus approfondie sur ce que les survivants étaient devenus après cette terrible épreuve.

En somme, voici un ouvrage dense qui a l'immense mérite de remettre à l'honneur un pan du passé juif tombé trop facilement dans l'oubli en raison du discrédit actuel pour une idéologie communiste qui a pourtant porté des millions d'hommes au siècle dernier. Raison de plus pour que les auteurs poursuivent une quête si bien entamée.

*Fabrice Maerten*

## **V. Histoire sociale / Sociale geschiedenis**

LEEN VAN MOLLE & YVES SEGERS (EDS.)  
«Volkstuinen. Een geschiedenis»  
Leuven, Davidsfonds, 2007, 223 p.

In de Brusselse Lebroussartstraat hebben *guerrilla gardeners* op een minuscuul stukje grond zonnebloemen geplant. *Guerrilla gardening* is een internationale vorm van grootstedelijk groen activisme om het stenige uitzicht van de stad te veranderen, te vergroenen, door (kleine) openbare ruimtes die niet worden gebruikt in te palmen en te beplanten. Het boek 'Volkstuinen', uitgegeven door het Davidsfonds en gemaakt door het KADOC met een subsidie van de provincie Oost-Vlaanderen in het kader van het Museum van de Vlaamse Sociale Strijd is gewijd aan



een fenomeen dat ontstond op het einde van de negentiende eeuw in sterk groeiende steden en dat als doel had het proletariaat dat er zich had gevestigd, aangetrokken door de industrie, vertrouwd te maken met de geneugten van het tuinieren op kleine stukjes grond die vaak aan de rand van de *villes tentaculaires* te vinden waren. Daar houdt de vergelijking op, want met *guerrilla* hadden de volkstuinten helemaal niets te maken. Het ging integendeel om een katholiek geïnspireerd beschavingsinitiatief dat het ontwortelde stedelijke proletariaat moest stabiliseren, beschaven en doordringen van de eigendomsideologie om het te redden uit de armen van de (goddeloze) socialisten die probeerden het stedelijk proletariaat te veroveren. Dat is heel scherp gesteld, de ontstaanscontext van de *Ligue du Coin de terre et du Foyer Insaisissables* of Werk van den Akker die door de Franse priester Léon Gruel en de katholieke drukker Goemaere in Brussel in 1899 boven de doopvont werd gehouden. De organisatie bestaat nog steeds en zorgt ervoor dat op afgelegen stukken grond, bijvoorbeeld langs de spoorweg, in de zomer allerlei groenten, maar ook bloemen bloeien en mensen, meer en meer met uiteenlopende etnische achtergronden, een deel van hun vrije tijd samen doorbrengen.

Dit mooi verzorgde en fraai geïllustreerde boek schetst in acht bijdragen van Leuvense historici en een agronoom de geschiedenis en de internationale context van het fenomeen 'volkstuinten'. De volkstuint wordt niet alleen vanuit het perspectief van de landbouwgeschiedenis en de politieke geschiedenis bekeken; er is veel aandacht voor de sociaal-culturele betekenis ervan, waarbij gebruik gemaakt

wordt van mondelinge geschiedenis (in de bijdrage van Leen Beyers). Aan de wereldoorlogen wijdt Luc Vandeweyer een apart hoofdstuk. Een heel brede aanpak kortom, de volkstuinten van verschillende kanten belicht. Bovendien wordt de band gelegd met de actualiteit, want het boek begeleidt een tentoonstelling.

Deze benadering heeft het grote voordeel dat van de volkstuinten niet alleen een zo breed mogelijk beeld wordt geschetst, maar ook dat van het fenomeen een steeds wisselende lectuur wordt gegeven, zodat de uiteenlopende betekenissen ervan duidelijk worden. Dat is voor dit type onderzoek een goede keuze, want wat wel duidelijk wordt is de betrekkelijk marginale economische betekenis van de volkstuinten, met uitzondering van de beide wereldoorlogen. Toen ze werden ingeschakeld in de ravitaillering konden ze rekenen op de steun van de ondernemers en de overheid en wonnen daardoor sterk aan belang. Eens de oorlog en de wederopbouw voorbij, hadden ze te kampen met ledenverlies. Het aanbod aan bronnen is een andere verantwoording voor deze brede benadering. Het archief van de koepelorganisatie wordt bewaard in het Rijksarchief Gent, twee afdelingsarchieven (Sint-Niklaas en Berchem) zijn in privé-bezit en het KADOC bewaart archivalia van de afdeling Merendree. Hoewel bijkomende informatie kon worden gevonden in anderearchieven laat deze situatie niet toe een 'volledig' beeld te schetsen van het fenomeen volkstuint. Voor het eindresultaat is dat geen onoverkomelijk bezwaar: de auteurs zijn stuk voor stuk specialisten in de materie of wat Leen Beyers betreft in een methode en ze integreren het fenomeen volkstuint in hun

onderzoek en expertise. Vooral de impact van het onderzoek en de expertise van het Centrum voor Agrarische Geschiedenis, werpt vruchten af. Deze geschiedenis van de volkstuinen wordt ingebed in de Belgische en internationale landbouwgeschiedenis en leidt tot een fijnmaziger beeld van de Belgische agrarische geschiedenis.

Wat leert dit boek concreet over de geschiedenis van de volkstuinen? Er werd al gewezen op de expansie van de volkstuinen tijdens de beide wereldoorlogen, in 1914-1918 zowel in bezet gebied als aan het ijzerfront. Luc Vandeweyer brengt het fenomeen goed in kaart, wijst op de instrumentalisering ervan door Belgische en Duitse overheden en op het leereffect van de Eerste voor de Tweede Wereldoorlog, toen de volkstuinen een nieuwe bloei kenden en uit de greep konden blijven van de Nationale Landbouw- en Voedingscorporatie (NLVC).

De band tussen de volkstuinen enerzijds en de overheid, de sociale organisaties en de ondernemingen anderzijds is één van de centrale lijnen in het artikel van Peter Heyrman. Daaruit blijkt dat het mecenaat (grote ondernemingen zoals het chemiebedrijf UCB en het *Comité Central Industriel*, CCI) en overheidssubsidies, vooral van het ministerie van Landbouw, essentieel waren voor het overleven van de organisaties. Ook de financiële steun van de provincies was niet te verwaarlozen. Peter Heyrman geeft aan dat organisaties zoals deze ook op een ander vlak een politieke rol speelden: ze waren nuttig om personen die politiek actief waren buiten de traditionele kaders een sociaal bestaan te verzekeren. Dat was het geval voor de latere UDB-er Jacques Basyn die onder impuls

van secretaris-generaal van het ministerie van Landbouw Hector Van Orshoven, zelf een oude bekende van het Werk van den Akker, in 1941 directeur-generaal werd van de wat ingedommelde organisatie, ze nieuw leven inblies en omvormde in een moderne tuiniersvereniging, waarbij het accent eerder lag op vrijetijdsbesteding dan op inkomstenverwerving. Basyn bleef in functie als directeur-generaal tot 1959-1960 en werd vervolgens voorzitter. In de recente periode wijst de auteur op de banden met andere organisaties van de katholieke zuil zoals de KWB. Dit hoofdstuk legt goed mechanismen bloot om organisaties die op het eerste gezicht hun bestaansreden verloren hebben, toch te continueren.

Dit overleven heeft niet enkel te maken met structurele en personele factoren, die centraal staan in de bijdrage van Peter Heyrman, maar ook met veranderende betekenissen van de volkstuinen, betekenissen die kunnen worden gegeven door de organisatie of ermee verwante bewegingen – de ideologische component zo men wil – of betekenissen die eraan worden gegeven door de tuinders zelf. Met dit laatste komen we op sociaal-cultureel terrein.

De ideologische component komt aan bod in de bijdrage van Andreas Stynen over het antistedelijke karakter van de volkstuinen die als antigif moesten dienen voor de moderne stad. Uit zijn artikel blijkt echter dat de volkstuinbeweging realistisch was en het traditionalisme zag als een correctie op de moderniteit en de industrialisering. Het ging er niet om de klok terug te draaien, naar de tijd van voor de industrialisering, maar eerder om de negatieve gevolgen van de

industrialisering te verzachten: volkstuinten waren een correctiemechanisme op de moderniteit, dat ertoe bijdroeg die moderniteit blijvend mogelijk te maken, zowel ruimtelijk, materieel (bijkomend inkomen) als ideologisch : de volkstuinten waren een antidotum voor het socialisme, propageerden de klassenverzoening en plantten aspecten van de burgerlijke habitus in de sfeer van de gezondheid over naar de arbeiders, waaronder ook de strijd tegen het alcoholisme. Het versterken van de familie, het gezag van de vader en de opstap naar eigendomsverwerving kregen eveneens een centrale plaats. Wat het Werk van den Akker finaal beoogde was de vorming van een half proletariaat: half boer, half arbeider, een situatie die in bepaalde delen van Vlaanderen nog lang na de Tweede Wereldoorlog is blijven voortbestaan en geenszins een rem was op de industrialisering.

Sophie De Cagny stapt de individuele woning binnen en beschrijft hoe de volkstuin als een kamer van de woning werd gerepresenteerd en zo werd geïntegreerd in de programma's en de ideologie van sociale organisaties – het accent ligt op de KAV – die individuele eigendomsverwerving centraal stelden : de volkstuin toonde als nieuwe kamer van het huis niet alleen het individuele nut aan van eigendomsverwerving, het werk in de volkstuin liet ook toe een deel van het kapitaal nodig voor eigendomsverwerving, via een lening bij de ASLK, te vergaren.

Leen Beyers kiest een antropologische invalshoek vanuit de vraag in welke mate de volkstuinten bijdroegen tot het vormen van 'sociaal kapitaal'.

Roeland Hermans en Yves Segers geven in hun bijdrage aan hoe de sterke sturing van de teelten in de volkstuinten gebruikt werd om aan de tuiniers uit de lagere sociale klassen andere 'gezonde' eetgewoonten aan te leren. De tuiniers werden ook ingewijd in de moderne teelttechnieken. De volkstuinten schreven zich daarmee in de algemene modernisering van de tuinbouw en de voedselconsumptie in.

De bijdragen van Leen Van Molle en Eric Tollens trekken de Vlaams-Belgische problematiek open. Leen Van Molle situeert de Vlaams-Belgische volkstuinbeweging in een internationale en actuele context en besteedt daarbij aandacht aan de tendensen in de internationale historiografie. Eric Tollens, landbouweconoom bekijkt de heel kleinschalige stadslandbouw in Kinshasa als een overlevingsstrategie.

Het boek is een aanwinst voor de geschiedenis van de wereldoorlogen, de landbouwgeschiedenis en de sociale geschiedenis. Het is degelijk en grondig werk, gebaseerd op onderzoek van primaire bronnen en vanuit vraagstellingen uit het internationaal historisch onderzoek over de materie. De auteurs zijn specialisten die het thema telkens kaderen in hun onderzoek. Vanuit het perspectief van de geschiedenis van de twintigste eeuw maakt het boek duidelijk dat voor de sociale politiek pas na de Tweede Wereldoorlog nieuwe tijden aanbraken, er definitief een einde kwam aan het paternalisme en er geen plaats meer was voor strategieën die wortelden in het sociaalkatholicisme van de negentiende eeuw. Tot aan het einde van de Tweede Wereldoorlog en zeker tijdens de oorlogen kon dit model niet alleen zijn nut bewijzen, maar ook worden

ingepast in de sociale politiek van grote bedrijven en patronale organisaties. Vooral het als liberaal beschouwde CCI steunde de volkstuinten en chemiebedrijf UCB stelde in 1941 nieuwe kantoorruimte ter beschikking in de Brusselse Koningsstraat. Dat leert iets over de ideologische opstelling van het Belgische grootpatronaat, dat ondanks de sociale democratisering na de Eerste Wereldoorlog, nog lang ruimte liet voor traditionalisme en paternalisme. De dialectiek tussen moderniteit en traditionalisme is een van de interessantste bevindingen in dit boek, verklaart de persistentie van een archaïsch fenomeen en geeft meteen de relevantie van de studie ervan aan. Het boek corrigeert enigszins de lineaire visie op de ontwikkeling van de sociale politiek in termen van 'democratisering' en 'vooruitgang' aangedreven door de grote sociale organisaties: minder emancipatorische sociale initiatieven bleven nog naast de hoofdstroom bestaan en konden, wanneer de omstandigheden dat toelieten, een meer prominente betekenis krijgen.

Bij bepaalde conclusies of verklaringen in dit boek kan voorbehoud gemaakt worden. Zo kan de vraag gesteld worden of het bronnenmateriaal niet tot een enigszins vertekend beeld leidt. Veel voorbeelden op lokaal niveau zijn afkomstig uit Berchem en Sint-Niklaas: gaan de besluiten die hieruit worden getrokken wel op voor andere regio's met een ander geografisch en economisch profiel? Alle auteurs in deze bundel zijn het erover eens dat de volkstuinten definitief aan belang inboetten na de Tweede Wereldoorlog. De verklaring die hiervoor gegeven wordt is de stijging van de levensstandaard. Dat zal zeker een rol gespeeld hebben, maar die stelling is

wat te algemeen geformuleerd. Schaarste bestond nog enkele jaren na de bevrijding en was de herinnering aan een oorlog met een moeilijke ravitailleringssituatie precies geen argument om in de volkstuin te blijven werken?

In de bijdrage van Sophie De Caigny worden uitspraken gedaan over middenveldorganisaties van verschillende ideologische horizonten, maar het empirisch materiaal is toch in hoofdorde afkomstig van katholieke organisaties, meer bepaald de KAV. De bijdrage van Peter Heyrman, die voor de meer recente periode wijst op de banden met organisaties als de KWB roept de vraag op naar de rol die louter inter-persoonlijke netwerken spelen: vaak is de verantwoordelijke van KWB, volkstuin en andere organisaties één en dezelfde persoon, waarbij de organisaties die hij/zij vertegenwoordigt naar de achtergrond verschuiven.

Leen Beyers komt op basis van vooral mondelinge geschiedenis tot de vaststelling dat volkstuinten voor allochtonen een gelegenheid zijn om 'sociaal kapitaal' op te bouwen, door contacten te leggen met Vlamingen. Dat is ongetwijfeld juist, maar hoe belangrijk zijn de volkstuinten op dat vlak precies? Zijn ze een aanvulling van of een substituut voor bijvoorbeeld de werksituatie? Is het niet veelzeggend dat dat 'sociaal kapitaal' precies tot ontwikkeling komt in een organisatievorm die sterk gemarginaliseerd is, maar niet tegenstaande dat, zo blijkt uit de Berchemse casus, sterk verdedigd wordt door de oorspronkelijke bevolking? Het gaat met andere woorden om het opbouwen van sociaal kapitaal in een context van relatieve marginaliteit. Uit het artikel van

Leen Beyers blijkt anderzijds toch ook dat volkstuinen vandaag plaatsen zijn waar de sociale controle erg dwingend is en conformisme de regel. Sociale controle wordt niet enkel uitgeoefend door de bestuursleden maar ook door de burens. Eén van de argumenten om migranten toe te laten is het tegengaan van het wilde tuinieren, op braakliggende stukjes grond in de stad. Ondanks de vele transformaties die de volkstuinen hebben doorgemaakt, is er dus sprake van een sterke continuïteit met het verleden.

*Dirk Luyten*

## **VI. Culturele geschiedenis / Histoire culturelle**

DANIEL BILTEREYST & PHILIPPE MEERS (RED.)

**«De verlichte stad. Een geschiedenis van bioscopen,  
filmvertoningen en filmcultuur in Vlaanderen»**

Leuven, LannooCampus, 2007, 294 p.

*De verlichte stad* is het eerste wetenschappelijk boek over de geschiedenis van de filmexploitatie en filmbeleving in Vlaanderen. Eerder verschenen reeds een aantal – vaak meer dan verdienstelijke – lokale bioscoopgeschiedenissen<sup>12</sup>. Voorliggend boek sluit ten dele aan bij het gelijknamig onderzoeksproject dat sinds 2005 aan de universiteiten van Antwerpen en Gent loopt<sup>13</sup>. Het onderzoek naar film-

exploitatie en filmcultuur – dat in België nog in de kinderschoenen staat – krijgt met deze publicatie een sterke impuls.

*Verlichte stad* richt zich expliciet naar zowel de (film)historicus als de geïnteresseerde leek. Een bijzonder moeilijke evenwichtsoefening. De bijzonder vlot leesbare tekst die wars is van het overmatig gebruik van vakjargon verdient veel lof. Toch zal de leek hier en daar bij het lezen wat achtergrondinformatie missen, terwijl de ingewijde historicus veel aspecten on(der)belicht zal vinden.

Het eerste deel (met bijdragen van Guido Convents, Daniel Biltereyst, Roel Vande Winkel, Gert Willems, Lies Van de Vijver en Philippe Meers) biedt een chronologisch overzicht van de geschiedenis van de bioscoop en filmcultuur in Vlaanderen. In 7 hoofdstukken wordt de Belgische bioscoopgeschiedenis van aan het prille begin rond 1905 tot op vandaag behandeld. Het spreekt voor zich dat dit op een uiterst summier manier gebeurt. Er is hoofdzakelijk aandacht voor grote namen en grote lijnen, waardoor de doorwinterde (film)historicus af en toe op zijn honger blijft zitten. Bioscoopgeschiedenis staat hier duidelijk vooraan. Niet in elk hoofdstuk wordt evenveel aandacht besteed aan de ontwikkelingen van de filmcultu(u)r(en), een uiterst fascinerend maar zeer complex onderzoeksveld. Het filmaanbod blijft in de

12 Zie o.a. FRANK HEIRMAN, *Het paleis om de hoek. Een eeuw cinema in Antwerpen*, 2006 of MARC CRUNELLE *Geschiedenis van de Brusselse bioscopen*, Brussel, Directie Monumenten en Landschappen (Brussels Hoofdstedelijk Gewest), 2003.

13 *De Verlichte Stad. Beeldcultuur tussen ideologie, economie en beleving. Een onderzoek naar de maatschappelijke rol van bioscoopwezen en filmconsumptie in Vlaanderen (1895-2004) in interactie met moderniteit en verstedelijking* (FWO-project 2005-2008) met als promotors Philippe Meers (UA), Daniël Biltereyst (Ugent) en Marnix Beyen (UA).

meeste hoofdstukken onderbelicht. Men kan zich als lezer, vooral voor de periode voor de Tweede Wereldoorlog, de vraag stellen wat er dan precies in de bioscopen te zien was. Voor de latere periode en vooral ook in het tweede deel van het boek is deze informatie wel voorhanden. De auteurs proberen hun soms ietwat droge verhaal hier en daar te verlevendigen met kleine cases, referenties naar de canonieke filmgeschiedenis of interessante details. Zo wordt in het eerste hoofdstuk wat aandacht besteed aan de Belgische experimenten met kleuren- en geluidsfilm uit het eerste decennium van de twintigste eeuw. Een uiterst boeiend stukje Belgische filmgeschiedenis dat tot op heden toch relatief onbekend is gebleven. Aan het wel en wee van de Belgische bioscoopsector onder de tweede Duitse bezetting (1940-1945) wordt een apart en zeer boeiend hoofdstuk gewijd. Jammer dat de periode van de Eerste Wereldoorlog in dit overzicht zo goed als onvermeld blijft. Een gemiste kans !

In het tweede deel (met bijdragen van Daniel Biltereyst, Rik Stallaerts, Bruno Bové, Lies Van de Vijver, Gert Willems, Oliver Van Steen en Marnix Beyen) is er volop ruimte voor verdieping. In 6 hoofdstukken worden verschillen aspecten van de geschiedenis van de bioscoop en filmcultuur grondig belicht. Verzuiling, verstedelijking en moderniteit staan in dit deel centraal. Bijdragen over de verzuilde filmcultuur (katholieke en socialistische zuil) en cases van de grootste Vlaamse steden, Antwerpen en Gent worden aangevuld met minder voor de hand liggende thema's als de Belgische receptie van Eisensteins *Pantserkruiser Potemkin* en de ontwikkeling van de Antwerpse seksbio-

scoop in de jaren '50 en '60. Het is vooral in dit tweede deel dat er met passie over bioscoopgeschiedenis en filmcultuur wordt geschreven. Pittige details, mooie analyses en de nodige verdieping zorgen voor een prachtig en steeds coherent geheel.

De bijlagen achteraan in het boek bevatten een schat aan informatie over bezoekersaantallen, aantal bioscopen/schermen/zitplaatsen in bepaalde regio's, de verspreiding van radio en televisie... Het is voor het eerst dat deze cijfers op zulk een overzichtelijke manier beschikbaar worden gesteld. Helaas blijft door een gebrek aan bronnen de periode voor de jaren '50 weinig gedocumenteerd.

De heldere tekst en de mooie en prettige geïllustreerde uitgave maken van *De verlichte stad* een zeer aantrekkelijk boek voor het geïnteresseerde publiek. De bibliografie en de zeer uitgebreide bijlagen zijn zeker een plus voor de historicus. Jammer dat er geen index werd opgenomen.

*Leen Engelen*

NANCY DELHALLE  
**«Vers un théâtre politique, Belgique francophone  
1960-2000»**

Brussel, Le Cri/Ciel, 2006, 345 p.

Voor het eerst is met het werk van Nancy Delhalle een uitvoerige studie verschenen over het Franstalige politieke theater in het België van de tweede helft van de twintigste eeuw. Het boek is vooral beschrijvend en leest vlot. De invalshoeken zijn die van de politiek, de sociologie, de mentaliteitsgeschiedenis. Artistieke facetten komen aan bod voor zover die een

essentieel pendant vormen met de politieke boodschap. De algehele artistieke context wordt weliswaar eveneens geschetst. In het bijzonder waar het over de tegenstelling tussen de kleinere groepen en het *Théâtre national de Belgique* (TNB) gaat en de omgeving waaruit dit laatste is gegroeid en nog steeds werkt. Aan de laatste evolutie van het TNB wordt weliswaar niet geraakt. Aan enkele auteurs (o.a. Jean Louvet, Marc Liebens, Jean-Marie Piemme) wordt veel aandacht gegeven en enkele teksten zoals “*L’An I*”, “*Conversation en Wallonie*”, “*L’homme qui avait le soleil dans sa poche*”, “*Café des patriotes*”, of “*Rwanda*” van Groupov worden uitvoerig belicht. Hieraan wordt een grondige analyse gekoppeld die vooral inhoudelijk is, minder dramaturgisch-technisch of zoals bij Groupov ook niet voldoende i.v.m. de artistieke algemene actualiteit.

Het geheel wordt voorafgegaan door een uitvoerige definiëring van het politieke theater aan de hand van Franstalige of vertaalde teksten. De uitgebreide (en grondiger) internationale literatuur hierover komt evenwel niet aan bod. De studie is trouwens in de eerste plaats vanuit een Belgisch (Franstalig) perspectief bekeken. De parallellen met Vlaanderen komen nauwelijks of helemaal niet uit de verf. Daartegenover staat dat de evolutie van het politieke theater in Franstalig België op een pregnante manier geschetst wordt, waarbij de tegenstelling tussen Brussel en Wallonië een bijzondere plaats krijgt, evenals de grote invloed van de vakbonden en de directe politiek in het zuidelijk deel van het land. Die evolutie vertoont een op- en afgaande lijn, waarbij enerzijds de verbondenheid met het theater van Bertolt Brecht en anderzijds het daar uit

loskomen een soort rode draad vormt door Nancy Delhalles hele verhaal. De pendelbeweging tussen politiek en theater wordt er veel duidelijker door. Even duidelijk wordt hoe men de evolutie van de sociale geschiedenis van een land uit de toneelteksten kan aflezen.

Delhalles politieke theater is ook afgestemd op de Belgische politiek en dat brengt o.m. mee dat René Kalisky’s theater, dat politiek én internationaal is, veel te weinig wordt belicht. Ik mis eveneens een lijst met een verklaring bij de letterwoorden.

Die enkele kritische noten staan niet in de weg dat Nancy Delhalles werk een grote degelijkheid uitstraalt, dat het een intelligente compositie is en dat het een onmisbaar handboek is voor al wie belangstelling heeft voor het Belgische (Franstalige) toneel van de laatste decennia.

*Jaak van Schoor*

## **VII. Histoire de la migration / Migratiegeschiedenis**

LEEN BEYERS

**«Iedereen zwart. Het samenleven van nieuwkomers en gevestigden in de mijncité Zwartberg, 1930-1990»**

Amsterdam, Aksant, 2007, 340 p.

Er zijn academische boeken die iedereen die enige waarde hecht aan het voortbestaan van het democratische samenlevingsmodel best zou lezen. Als dat boek ook nog het product is van een doctoraat in de geschiedenis (KULeuven, 2004), maakt mij dat als historicus helemaal gelukkig.

De studie van Leen Beyers graaft namelijk naar de kern van één van de belangrijkste conflicthaarden die het voortbestaan van onze liberaal-democratische samenleving in West-Europa bedreigen : de migratie uit economisch achterbleven regio's en de problematische relatie die daaruit voortspuit tussen deze 'nieuwkomers' en de 'gevestigden' (ik neem hier graag de terminologie van de auteur over). Haar studie bestrijkt de periode 1930-1990 en richt de focus op de Genkse mijn­ci­té van Zwartberg. De problematiek is evenwel niet tot die periode en al zeker niet tot het uit de kluiten gewassen dorp Zwartberg beperkt. Precies daarin schuilt het grote belang van deze publicatie.

De prachtige titel, *Iedereen zwart*, verwijst naar het uitgangspunt van Leen Beyers' onderzoek : door het gemeenschappelijke mijnverleden kunnen migranten en Belgen het vandaag in dat deel van Limburg schijnbaar goed met elkaar vinden. Nu blijkt deze stelling voor wat de kinderen en zeker kleinkinderen van de Poolse en Italiaanse migranten betreft inderdaad te kloppen. De vraag stelde zich bijgevolg : hoe kon dit gebeuren ? Lag het inderdaad alleen aan de gemeenschappelijke werkervaring ? Al snel blijkt uit het onderzoek dat de ééndimensionale vertrekhypothese – het lab­eur in de mijnschacht vlakt alle etnische verschillen weg – toch iets te mooi blijkt om waar te zijn.

In het verhaal zit een duidelijke cesuur. Het eerste deel begint in 1930 bij de eerste golf van migranten die in de Limburgse mijnen worden tewerkgesteld, voornamelijk Polen en Tsjechoslovaken, en eindigt in 1960, wanneer de steenkoolcrisis toeslaat. Het is de fase van de uitbouw door de eigenaar

van de mijn, Cockerill, van een mijn­dorp, waarin de klassenhiërarchie die in het werk wordt gehuldigd ook tot uiting komt in de architectuur van de huizen en in de woonplaats van de bewoners. Beyers gaf het de titel mee : 'Samenleven op een mijn­eiland'. Ze beschrijft hoe de *ci­té* groeit, hoe het samenleven tussen de gevestigden en de Poolse nieuwkomers vertaald wordt in het verenigingsleven, gestimuleerd door het bedrijf, de parochie en de christelijke vakbond en hoe de relaties zich in de buurt – letterlijk op straat – ontwikkelen. Het tweede deel beschrijft de periode 1960-1990, gekenmerkt door de teloorgang van steenkoolsector, de sluiting van de mijn in Zwartberg in 1966, de migratiestop in 1973 en parallel daaraan de desintegratie van de oorspronkelijke exclusief met het bedrijf gelieerde *ci­té*. Dit deel kreeg de titel 'Van mijn­ci­té tot achterstandswijk' mee.

Nog een ander groot onderscheid kenmerkt de twee delen. In het eerste staan de relaties tussen de Polen en de gevestigden (Belgen = Vlamingen en ook zeer vele Walen) centraal. In het tweede zijn dat de relaties tussen de Italianen (de kolenslagmigrant­en van de onmiddellijke naoorlogse periode) en de gevestigden (Vlamingen en Polen, vooral van de tweede generatie).

Welk besluit trekt Beyers nu uit haar studie over 60 jaar interetnisch samenleven in de specifieke mijn­context ? Vooreerst dat het verschil tussen de eerste en de tweede generatie nieuwkomers essentieel lijkt te zijn. Polen van de tweede generatie en Vlamingen vinden zich in de jaren 1950 in een gemeenschappelijke mijn­werkersidentiteit en in de distinctie met de nieuwe 'andere', de 'werkonbekwame' Italianen. Nog 30 jaar later blijkt opnieuw



een andere situatie te zijn ontstaan : de gemeenschappelijke ervaring van de bewoning in de achterstandswijk die de *mijn* cité ondertussen is geworden – de mijn zelf is inmiddels gesloten – en merkwaardig genoeg het gemeenschappelijk huiseigenaarschap, hebben geleid tot een ‘wij’-gevoel tussen de Italianen van de tweede generatie en de gevestigden (= Vlamingen, Polen en andere Oost-Europeanen van de tussenoorlogse migratiegolf). Maar tegelijkertijd zijn de laatste nieuwkomers, de Marokkanen en Turken, op hun beurt de culturele ‘anderen’ geworden. Belangrijke noot bij deze evoluties : het zijn niet alleen de ‘vreemde’ anderen die zich in dit proces hebben aangepast, ook de gevestigden hebben een evolutie doorgemaakt. Deze aanpassing van de gevestigden wortelt niet in eerste instantie in de lokale evolutie van de *cité*, maar is het gevolg van een veel bredere context van perspectiefverruiming, van Europese eenwording, maar ook van een verschuiving van de economische gastarbeidersproblematiek naar de ‘culturalisering’ van de migratie.

In een epiloog komt de auteur tot enkele opmerkelijke besluiten. Ten eerste dat het vervagen van de grenzen tussen ‘wij’ en ‘zij’ meerdere generaties tijd vraagt. Norbert Elias citerend, wijst ze erop dat ‘ouderdom van banden’ dus erg terzake doet in het samenleven van mensen. Daaraan koppelt ze een andere vaststelling : het korte termijn perspectief dat meestal wordt gehuldigd in het beleidsbepalende migratieonderzoek van sociologen of politicologen zorgt voor een eenzijdige beeldvorming. Daarin wordt namelijk de focus gericht op de moeilijke beginsituatie van de eerste generatie, terwijl het lange termijn perspec-

tief dat door historici wordt gehuldigd een genuanceerder verhaal brengt.

In een tweede interessante besluit wordt de vraag opgeworpen of het aanpassingsgedrag van individuen ook leidt naar het collectief aanvaarden van een ‘andere’ etnische groep. In een dorp als Zwartberg was samenleven slechts mogelijk wanneer *modi vivendi* in de interetnische relaties werden nagestreefd. De auteur wijst hier terecht op de rol van vrouwen. Toch moest ze vaststellen dat de klassenpositie van mannen – als mijnwerker of als huiseigenaar – veel doorslaggevend was voor de collectieve sociale status van de diverse etnische groepen. M.a.w. om ‘gevestigd’ te worden, werden de Polen en Italianen afgerekend op hun economische prestatie. Diploma’s en werk blijven dus essentieel, hoe cultureel de migratieproblematiek vandaag ook wordt gezien.

*Iedereen zwart* is bijgevolg een bijzonder intrigerend boek dat nogal wat vooringenomen standpunten m.b.t. migratie, m.b.t. ‘eigen’ volk en anderen onderuit haalt. Maar het is natuurlijk geen eenvoudig verhaal en de auteur is er zich terdege van bewust dat hiermee deze geschiedenis alles behalve afgerond is. Dat ze heeft gekozen voor een bijna antropologische studie van Zwartberg (Leen Beyers studeerde ook sociale en culturele antropologie en dat komt in dit boek nadrukkelijk tot uiting) valt te verdedigen, maar beperkt anderzijds de reikwijdte van het onderzoek naar de interetnische relaties. De vijf andere Limburgse mijnsites sloten allen na Zwartberg, tussen 1986 en 1992. De auteur staft haar keuze door erop te wijzen dat zo kon worden gepeild naar de

gevolgen van de plotse sluiting van een mijn. Dit argument overtuigt mij niet, vooral omdat daardoor in het centraal onderzoeksperspectief de studie van de relaties met de laatste, niet-Europese nieuwkomers ontbreekt. Hun komst – vanaf 1963 wordt er gerekruteerd in Turkije – heeft inderdaad voor Zwartberg, dat sluit in 1966, geen betekenis meer. Dat geldt echter niet voor de andere Limburgse mijnen. Kan het zijn dat de auteur dit pas heeft beseft op het ogenblik dat haar keuze – de studie van de antropologische dissectie van Zwartberg – reeds (te) lang gemaakt was? In ieder geval is zij van mening dat het verhaal van de Turkse en Marokkaanse migranten een nieuw boek vergt. Wij kijken daar naar uit.

Dit model van lange termijn historisch migratieonderzoek verdient navolging. Zelf heb ik bepaalde aspecten van de Joodse migratie in het interbellum bestudeerd, vooral vanuit politieke invalshoek. Het verhaal van de Joodse bevolkingsgroep tegen het licht houden van dit globale verhaal over nieuwkomers en gevestigden over de periode van een eeuw, zou ongetwijfeld boeiend zijn. Wellicht zou daaruit inderdaad blijken dat de trajecten van integratie en niet-integratie, van autochtonen en allochtonen, veel complexer zijn – Beyers geeft het aan in haar epiloog – dan in het populaire taalgebruik wordt aangenomen.

Tot slot nog een woord van spijt. Een dergelijk maatschappelijk belangrijk

wetenschappelijk onderzoek verdient een breed debat en dus in eerste instantie een grote verspreiding. Nu werd deze tekst gepubliceerd door een Nederlandse academische uitgeverij. Daarmee scoort men in de academische wereld (in de toekomst publiceren we met zijn allen wellicht uitsluitend in het Engels), maar de sociale betekenis van de historicus boet daar m.i. bij in.

*Rudi Van Doorslaer*

### ***VIII. Onderwijsgeschiedenis / Histoire de l'enseignement***

MARC D'HOKER, DIRK DE BOCK & DIRK JANSSENS (EDS.)  
**«Leraar zijn in Vlaanderen. Terugblik op honderd  
jaar middelbaar onderwijs en nascholing»**

Antwerpen/Apeldoorn, Uitgeverij Garant, 2007, 299 p.

Onderwijs heeft een bijzondere plaats in Vlaanderen. In 2003 prijken de Vlaamse leerlingen nog helemaal bovenaan op de lijst van de best presterende Oesolanden voor wiskunde (*De Standaard*, 21 mei 2008). Over het Vlaamse onderwijs is dan ook een waaier aan literatuur verschenen. Toch lijkt die historiografie zeer onregelmatig verdeeld. De meeste bijdragen werden tot nog toe aan het lager – en kleuteronderwijs gewijd. Over het middelbaar en het hoger onderwijs is veel minder verschenen. Daarnaast kwamen de auteurs van *Leraar zijn in Vlaanderen*<sup>14</sup> tot de vaststelling dat over

<sup>14</sup> Jean Binon, Ludo Brandt, Jozef Bulckens, Marion Crauwels, Dirk De Bock, Mark Debrock, Raf De Keyser, Mark D'hoker, Willy Dupon, Michaël Goethals, Modest Goossens, Jacky Hellemans, Bregt Henkens, Dirk Janssens, Marie-Josée Janssens, Luc Mondelaers, Erik Van Assche, Dirk Vanderhallen, Etienne Van Hecke, Toon Van Houdt, Marc Vercruyssen, Lode Wils.

de nascholing van leerkrachten in het secundair nagenoeg niets is gepubliceerd. De viering van het 100-jarig bestaan van het nascholingscentrum van de Katholieke Universiteit Leuven, genoemd naar de voorzitters Emiel Vliebergh en Pieter-Jan Sencie, was een uitgelezen gelegenheid voor de publicatie van een overzichtswerk over de nascholing van leerkrachten in het secundair onderwijs. De ontwikkelingen binnen de nascholing zijn echter niet los te zien van de meer algemene evolutie in het secundair onderwijs. In een eerste deel komt dat aspect aan bod, evenals de vernederlandsing van dat onderwijs. Pas in het tweede deel worden de leraaropleiding en hun statuut behandeld. Een laatste en derde deel beoogt eerder een overzicht te geven van de ontwikkelingen binnen specifieke vakgebieden zoals het geschiedenis-, taal-, wiskunde-, ... onderwijs.

Het middelbaar onderwijs heeft in België reeds een lange weg afgelegd. Lange tijd werd het voorbehouden aan een kleine elite. Ook de moderne handelsafdeling – hoewel ingekapseld in de ASO-structuur (Algemeen Secundair Onderwijs) – bleef geruime tijd het minderwaardige broertje van de klassieke humaniora. De leerlingen binnen deze structuur, die voornamelijk uit de kleine burgerij en de middenstand werden gerekruteerd, werden eenvoudigweg niet verondersteld verder te studeren. Dit gesegmenteerde en elitaire karakter van het ASO bij het begin van de 20<sup>ste</sup> eeuw heeft heden echter plaats geruimd voor een gediversifieerd en gedemocratiseerd systeem waarin alle onderwijsvormen – althans op papier, maar daarom niet noodzakelijk in de publieke perceptie – op gelijke voet werden geplaatst. De

uiteindelijke democratisering van het onderwijs ontplooidde zich geleidelijk doorheen de twintigste eeuwen nam vooral na de Tweede Wereldoorlog een hoge vlucht. Dit had een belangrijke invloed op het onderwijs. Zo was ze bepalend in de ontwikkeling van het vak lichamelijke opvoeding (LO) in het secundair onderwijs, gezien de democratisering meer middelen vrijmaakte voor dergelijke vakken. Bovendien ruilde het Nederlands haar bescheiden positie binnen het vroeg 20<sup>ste</sup>-eeuwse onderwijs in voor een statuut als volwaardige onderwijstaal. De aanvankelijke overmacht van het Frans had een grote invloed op het taalonderwijs. Men ging er namelijk geruime tijd van uit dat de moedertaal volgens dezelfde methoden moest worden onderwezen als een tweede taal. Het zou tot de Tweede Wereldoorlog duren voor deze pedagogische en didactische tekorten aan de kaak werden gesteld.

Algemeen kan men stellen dat de wil tot transformatie van het middelbaar onderwijs een oorzaak en een gevolg was van twee schoolstrijden die België in de 19<sup>de</sup> en 20<sup>ste</sup> eeuw kende. Zo was bijvoorbeeld het Schoolpact van 1958 bepalend voor de ontwikkeling van het aardrijkskundeonderwijs in Vlaanderen, precies omdat strengere eisen werden gesteld aan het leraarschap. Uiteindelijk resulteerden de twee schoolstrijden, de daaropvolgende pacts en de gebeurtenissen in 1968 in een Vernieuwd Secundair Onderwijs (VSO) in de jaren '70. De introductie van deze onderwijsvorm die enkele innovaties op het gebied van evaluatie, keuzemogelijkheden en onderwijsstructuur betekende, bracht een

nieuwe dynamiek binnen het onderwijs. Zo werd in de jaren '70 de moderne wiskunde, dat zich methodisch en inhoudelijk meer trachtte af te stemmen op de noden van de moderne tijd, ingevoerd. De omwenteling van '68 en de contestatie van het toenmalige maatschappijmodel zorgde er ook voor dat in het geschiedenisonderwijs werd afgestapt van het evenementiële niveau, waardoor nieuwe thema's werden aangesneden. De invoering van het VSO bewerkstelligde daarenboven de gelijkstelling van de drie natuurwetenschappen, te weten de biologie, chemie en fysica. Tot slot dient nog gezegd dat de handels- en economieopleiding, waar lange tijd op neer werd gekeken, uitgroeide tot een volwaardige richting binnen het ASO.

Zoals reeds in de inleiding werd aangegeven, vertoonde de opleiding van leerkrachten in Vlaanderen een opmerkelijke parallellie met de meer algemene ontwikkelingen binnen het ASO. Deze terugkoppeling zorgde ervoor dat de vakscholing van het onderwijzersbestand in het middelbaar zich permanent aan de onderwijsrealiteit aanpaste. Ook de leerkrachtenvorming werd aanvankelijk geplaagd door een gebrek aan professionalisering en een grote discrepantie tussen het vrij en het officieel onderwijs. Het zou tot 1929 duren vooraleer de graad van gegrepeerde werd ingevoerd en een duidelijk scholingsprogramma werd opgelegd. De toestand in het Technisch Onderwijs (TO) was mogelijk nog erger: geruime tijd ontbrak alle pedagogisch – didactische vorming van de leerkrachten in het TO.

Bovendien werd weinig of geen aandacht besteed aan de nascholing van leerkrachten secundair onderwijs. Door het bijzondere overwicht van het Frans in het secundair onderwijs, werden enkel Franstalige vakantieleergangen door het episcopaat goedgekeurd en gesubsidieerd. Precies daarom beslisten de Vlaamsgezinden Frans Van Cauwelaert en Emiel Vliebergh in 1907 te starten met de organisatie van 'Nederlandse Vakantieleergangen', die leerkrachten wou laten kennismaken met het Nederlands als onderwijstaal en met de nieuwe wetenschappelijke inzichten in diverse vakgebieden. Ook de Vliebergh-Sencieleergangen stonden in permanente wisselwerking met de gangbare ontwikkelingen binnen de lerarenopleiding en het onderwijs in het algemeen.

Parallel met de democratisering, de uitbreiding van het lerarenkorps en de didactische hervormingen van na de Tweede Wereldoorlog en mede onder invloed van de groei van een Nederlandstalige afdeling binnen de Katholieke Universiteit van Leuven, werd meer aandacht aan vakdidactiek besteed. Niet toevallig kenden de vakantieleergangen toen een groeiend succes, met 500 tot 600 deelnemers. Toch was het vooral het Schoolpact van 1958 dat bepalend was voor de hoogbloei van de Vliebergh-Sencieleergangen. Door een uitgebreide subsidiëring werden ook aan de leerkrachten van het katholiek onderwijs strengere diploma-eisen gesteld. Deze toename van het aantal gediplomeerde universitair geschoolde leraren, verhoogde de didactische en inhoudelijke interesse in de nascholing. Naar aanleiding van de invoering van het Vernieuwd Secundair

Onderwijs en de daaraan gekoppelde democratisering en de recente dynamiek in het TO, werd de nadruk gelegd op de inservicetraining. Deze laatste werd strikt ingebouwd en was gericht op de noden van het lerarenkorps. Tevens dient gezegd dat de organisatoren achter de Nederlandse Leergangen vaak op de barricades stonden voor de invoering van nieuwigheden binnen het onderwijs. Zo was Vliebergh-Sencie een grote voorvechter van de hierboven vermelde invoering van de moderne wiskunde.

de nascholing en lerarenopleiding in Vlaanderen.

*Sarah Van Ruyskensvelde*

Samenvattend kan worden gesteld dat alle belangrijke evoluties in het onderwijs in dit boek de revue passeren en in verband worden gebracht met de groeiende aandacht voor nascholing in Vlaanderen. Toch valt op dat, hoewel de Tweede Wereldoorlog voor het onderwijs in het algemeen en meer specifiek voor bepaalde vakken zoals lichamelijke opvoeding als een belangrijke parameter wordt aangeduid, de ontwikkeling van het onderwijs en de nascholing tijdens de oorlog niet aan bod komen. Dit bemoeilijkt de interpretatie en contextualisering van bepaalde veranderingen binnen het onderwijsveld. Nochtans vat het boek aan met enkele algemene kaderende hoofdstukken, waartegen de hoofdstukken met betrekking tot de specifieke vakken, moeten worden geprojecteerd. Het ontbeert echter een allesomvattende algemene conclusie op het einde, waarin de bijdragen van de hand van verschillende auteurs met elkaar in verbinding worden gebracht. Hierdoor heeft het boek meer het uitzicht van een artikelenbundel. Toch staat vast dat met dit werk een belangrijke eerste stap werd gezet in de richting van een historiografie van